

D1

4464 y

10 8297



4204.

00Pa



Letzkau



LES
M O E U R S
D U T E M S,
C O M E D I E.

PAR
Jean
MR. PALAPRAT.



Don
1787

A L A H A Y E,
Chez JACOB van ELLINCKHUYSEN,
Marchand Libraire à la grand' Salle
de la Cour, au Dauphin.

M. DC. XCVI.



ACTEURS.

DAMIS PARTISAN, Pere de Dorante & de Mariane.

ARAMINTE, Sœur de Damis.

DORANTE, Fils de Damis.

MARIANE, Fille de Damis.

LE CHEVALIER, Amoureux de Mariane.

ANGELIQUE, Sœur du Chevalier.

LISETTE, Fille de Chambre de Mariane.

MERLIN, Valet de Dorante.

M. AMBROISE, Cocher de Damis.

Mr. PETIT PONT, Marchand de Galon.

Mr. DES BOURDONNOIS, Marchand d'Étoffes.

Mr. DE LA TOCAVE, Traiteur.

Mr. GRUMELIN, Bourgeois.

Mad. DES MARTINS.

Mr. GRIFFARD, Usurier.

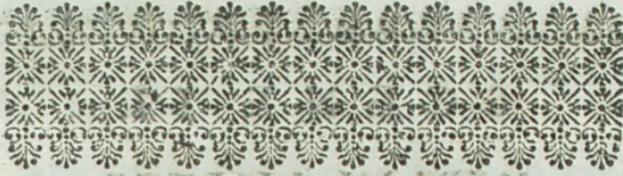
JASMIN, Laquais d'Araminte.

LA FLEUR, Laquais de Damis.

Quatre Archers.

La Scène est chez Mr. Damis.





LES
M O E U R S
D U T E M S,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *seul dans un fauteuil.*

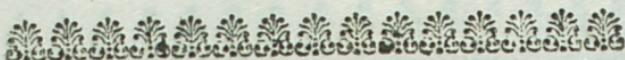


H! Ah! que tout ceci commence
a m'ennuyer, & que je voudrois
bien que Mr. mon Maître voulut
faire une fin bonne ou mauvaïse,
il ne m'importe pourvû qu'il fi-
nisse.



A 2

S C E.



SCENE II.

MERLIN, LISETTE.

LISETTE.
Bon jour Merlin.

MERLIN.
 Bon jour Lisette.

LISETTE.
 Tu as l'air bien endormi mon garçon.

MERLIN.
 Et tu l'as bien éveillé toi à ce qu'il me semble, que diantre viens-tu faire ici de si bon matin ?

LISETTE.
 Je viens te voir, je n'ai rien à faire.

MERLIN.
 Vous êtes familiere Mignonne, & si je n'avois la reputation d'être un garçon fort sage, la medifance trouveroit à mordre sur vos visites.

LISETTE.
 Bon, bon, la medifance, est-ce qu'on la craint dans le tems où nous sommes. Les femmes se sont mises au dessus de cela, c'est les loiiier que de leur donner des aventures, & telles qu'on croit deshonorées par la medifance deviennent des Illustres à force de faire mal parler d'Elles.

MERLIN.
 Voiià une belle morale.

LISETTE.
 C'est la morale à la mode mon Enfant.

MERLIN.
 Et vous êtes une fille à la mode, vous, apparemment, & puisque vous êtes au dessus de la medifance je veux bien avoir la complaisance de

DU TEMS, COMEDIE. 5

de m'y mettre aussi. Que veux-tu de moi ? Parle, je ne suis pas cruel.

L I S E T T E.

Et moi je ne suis pas d'humeur à m'humaniser. Laissons-là la bagatelle je te prie.

M E R L I N.

Avec ces manieres-là tu ne deviendra jamais aussi illustre que tu pourrois l'être.

L I S E T T E.

Que fait ton Maître ? A-t-il passé la nuit au jeu comme de Coûtume.

M E R L I N.

Au jeu ? Non. Il l'a passée à Table, & il dort sur son lit tout habillé.

L I S E T T E.

Il en fera plutôt levé, cela est fort commode.

M E R L I N.

Depuis de Mr. son Pere a fait un si grand vacarme, il s'est bien corrigé de la passion du jeu ; il s'est fait yvrogne par complaisance pour sa famille.

L I S E T T E.

Voilà un heureux changement.

M E R L I N.

C'est moi qui lui ai fait prendre ce parti là, parce qu'il me convient beaucoup mieux que l'autre ; je le gouverne un peu comme tu sçais, c'est un garçon fort docile vraiment, & s'il avoit un peu plus d'argent, je m'accommoderois assez de lui, mais il me prend quelquefois des impatiences de porter le deuil de Mr. son Pere.

L I S E T T E.

Tes impatiences ne serviront de rien, Mr. Damis est un homme qui a la Phisionomie de mettre en terre toute sa posterité ; il ne refuse rien à ses plaisirs, & depuis la mort de Mad. sa femme il se dedomme à merveilles de tous les chagrins qu'elle lui a donnez pendant sa vie.

A 3

M E R-

MÉRLIN.

Il n'est avare que pour ses Enfants, comment la jeune Mariane ta Maîtresse s'accoutume-telle de ses manières ?

LISETTE.

Fort mal, & Mr. Damis a autant de dureté pour sa fille que pour Mr. son fils.

MÉRLIN.

Cela me surprend, car au bout du compte elle n'est pas si débauchée que mon Maître peut-être.

LISETTE.

Il y a grande différence, & une fille. . .

MÉRLIN.

Oh mon Enfant les garçons & filles, les filles & les garçons c'est la même pâte, les inclinations sont pareilles, il n'y a que la manière de les mettre en œuvre qui est différente. Ta Maîtresse n'est-elle pas amoureuse du Chevalier par exemple, & si Mr. Damis ne veut pas donner son consentement pour le mariage, ne trouverez-vous pas le moyen de vous en passer.

LISETTE.

Cela se pourra fort bien, pourquoi non, quand un Père a l'entêtement de ne pas marier sa fille, & qu'elle est assez grande pour se marier toute seule, ce n'est pas un grand inconvénient que quelque formalité négligée.

MÉRLIN.

On en faisoit scrupule autre fois, mais on a réformé cet abus là.

LISETTE.

Et la sœur du Chevalier, l'aimable Angélique, n'épousera-t-elle pas aussi ton Maître sans que la famille en soit avertie ? Les filles ne disent pas tout ce qu'elles font ordinairement.

MÉRLIN.

Il y en a qui en font trop, pour tout dire, mon Enfant.

L I S E T T E.

Le mistere est une belle chose.

M E R L I N.

Où il n'y a rien de plus agreable qu'un mariage misterieux. C'est une espee de bonne fortune.

L I S E T T E.

Cela a son goût & son merite.

M E R L I N.

N'est-il pas vrai ? Si tu veux je t'épouserai comme cela par maniere de bonne fortune.

L I S E T T E.

Cela ne presse pas encore, sitôt que Dorante sera éveillé qu'il vienne à l'appartement de sa soeur, entens-tu ?

M E R L I N.

Non pas s'il te plaît, qu'elle vienne au nôtre, nous ne sortons pas si librement qu'elle, & tu as pû voir dans nôtre antichambre quelques honnêtes Bourgeois dont nous voudrions bien éviter la conversation.

L I S E T T E.

Quoi ces Messieurs qui font là dehors.

M E R L I N.

C'est une espee de petite Cour que mon Maître a eu l'esprit de se faire, ils viennent presque tous les matins à nôtre lever.

L I S E T T E.

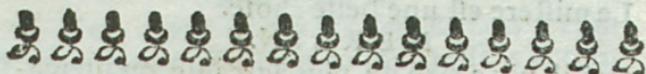
Cruels courtisans que ces Messieurs là, en voici quelqu'un qui a les entrées.

M E R L I N,

Il y a des insolens qui les usurpent justement. C'est M. Petit Pont le Marchand de d'Orures le plus importun de tous les courtisans de nôtre connoissance.

L I S E T T E.

Adieu, que ton Maître ne sorte pas sans qu'on lui parle.



SCENE III.

MERLIN, Mr. PETIT PONT.

Mr. PETIT PONT.

J'Entre indiscretement, & j'interromps peut-être vôtre conversation Mr. Merlin.

M E R L I N.

Il n'y a point de peut-être à cela Mr. Petit Pont, vous entrez indiscretement cela est vray, & vous nous interrompez, cela est très seur, y a t'il quelque chose pour vôtre service.

Mr. PETIT PONT.

Est-ce qu'il n'est pas encore jour ici.

M E R L I N.

Non, Monsieur, il n'est jour chez nous qu'à la nuit, & la nuit n'est pas le tems de venir demander de l'argent.

Mr. PETIT PONT.

Mr. Dorante à ce que je vois, change l'ordre de la nature.

M E R L I N.

Il n'est pas le seul, & c'est vous qui forcez presque tous les jeunes gens à vivre dans ce desreglement.

Mr. PETIT PONT.

Moi?

M E R L I N.

Vous & les autres, que Diable vous êtes un tas de persecuteurs qui ne pouvez laisser en repos les gens qui vous doivent; vous les quittez toute la journée, on prend vôtre tems, on dort pendant que vous veillez, & on se livre à son plaisir ou à ses affaires quand vous êtes tous bien endormis.

Mr.

DU TEMS, COMEDIE. 9

Mr. PETIT PONT.

Vôtre Maître en use fort mal avec moy Mr. Merlin.

MERLIN.

Il en use mal avec vous ? Pouvez-vous dire cela ? Ce seroit à lui de se plaindre, & c'est lui qui est la partie souffrante de tout ceci.

Mr. PETIT PONT.

Comment donc la partie souffrante ?

MERLIN.

Sans doute. Il vous doit & il n'a point d'argent. Vous êtes en droit de demander, il n'est pas en état de payer ; vous jouïssiez de votre bien vous tout à votre aise, vous avez la satisfaction de songer qu'il vous est dû, & il a le chagrin de vous devoir, quel desespoir pour un jeune homme ! Ah sans contredit tout l'avantage est de votre côté, Mr. Petit Pont.

Mr. PETIT PONT.

Oüais, mais voici un plaisant raisonnement ne lui ai-je pas donné mon argent comptant.

MERLIN.

A cause du bon marché qu'il vous a fait. Il s'avise l'année passée de lever quelques habits pour son hiver, un deüil de Cour vient à la traverse, il se trouve cent aulnes de drap & autant de velours dont il ne sçait que faire, cela lui revient à plus de mil écus, il vous donne tout pour neuf cent livres, vous êtes bien le-zé là dedans n'est-il pas vrai ?

Mr. PETIT PONT.

Et toutes les d'orures, les points d'Espagne, les galons, les franges, les postiches que je lui ai fournis à credit ?

MERLIN.

Il vous les doit, il faut qu'il vous les paye.

Mr. PETIT PONT.

Et quand me les payera-t'il ?

MERLIN.

C'est ce que je ne sçai pas.

A §

Mr.

10 LES MOEURS

Mr. PETIT PONT.

Et n'a-t-il point de honte de me faire attendre, moi qui l'ai payé sur le champ.

MERLIN.

Non vraiment, vous nous avez payé sur le champ parce qu'on vous a fait très-bon marché, vous nous avez depuis vendu très-cher; nous vous devons long-tems & très long-tems même, cela est dans les regles, & vous n'avez pas le mot à dire.

Mr. PETIT PONT.

Où, c'est ainsi que le prend votre Maître; oh je lui ferai voir. . .

MERLIN.

Paix, paix, paix voicy quelqu'un de vos confreres, ne donnez point de mauvais exemple.



SCÈNE IV.

MERLIN, Mr. PETIT PONT,
Mr. des BOURDONNOIS.

Mr. des BOURDONNOIS.

Monsieur, je suis votre Serviteur, je ne serois pas entré jusqu'ici si l'on ne m'avoit dit que Mr. y étoit déjà?

MERLIN.

Voilà ce que fait le mauvais exemple: hé bien qu'est-ce qui vous amène ici Mr. des Bourdonnois, de quoi est-il question?

Mr. des BOURDONNOIS.

Ne le sçavez-vous pas? Est-ce qu'on ne parle pas encore à Mr. votre Maître?

MERLIN.

On ne lui parlera d'un mois Monsieur.

Mr.

DU TEMS, COMEDIE. II

Mr. des BOURDONNOIS.

Comment d'un mois ?

MERLIN.

Il en a pour autant. Les Medecins lui ont deffendu de voir personne, un maudité Rhumatisme qui lui est tombé sur les Oreilles la rendu sourd jusq'ua ce tems-là.

Mr. PETIT PONT.

Quel conte est-ce que vous nous faites ?

MERLIN.

Ce n'est point un conte, c'est un Rhumatisme.

Mr. des BOURDONNOIS.

Un Rhumatisme sur les Oreilles, ne seroit-ce point plutôt sur la bourse.

MERLIN.

Où, il y a complication de maladie, cela est d'angereux au moins, & les visites des Creanciers sont fort contraires à ces maux-là.

Mr. PETIT PONT.

Cela est étrange que nous rendions ainsi malade les gens qui nous doivent.

MERLIN.

Oh le mauvais air est parmi vous autres assurément, & une grande marque de cela c'est que tout le monde vous hait comme la peste.

Mr. PETIT PONT.

Parce que nous demandons de l'argent.

MERLIN.

Hé morbleu pourquoi en demander, les marchands seroient adorables sans ce défaut-là.

Mr. des BOURDONNOIS.

Lorsque l'on a besoin de nous, on ne deguerpit point nos boutiques ; demandons nous ce qui nous est deub, nous sommes des gens qu'on voudroit voir pendre.

MERLIN.

C'est un usage reçu, vous ne reformerez pas le siecle.

Mr. PETIT PONT.

Mais on parle aux personnes du moins.

MÉRLIN.

Ne me parlez-vous pas ? je suis le substitut de mon maître, il m'a donné ordre de vous écouter tant qu'il vous plaira.

Mr. des BOURDONNOIS.

Et de l'argent qui nous en donnera.

MÉRLIN.

M'a commission ne va point jusque-là, si c'est ce qui vous amène, je ne vous conseille pas d'attendre.

Mr. PETIT PONT.

J'attendray jusqu'à demain.

Mr. des BOURDONNOIS.

Je ne sortiray point que je ne sçache à quoy m'en tenir.

MÉRLIN.

Ouy ? ah nous allons voir Messieurs. Vous seriez chez vous beaucoup mieux qu'icy, à moins que nous n'avez quelque affaire ensemble que vous vouliez régler avant que de sortir.

Mr. PETIT PONT.

Non non, nous n'avons point d'affaire ensemble.

Mr. des BOURDONNOIS.

Et nous n'en avons jamais eü.

MÉRLIN.

Oh je veux vous en faire avoir moy pour vous desennuyer, puisque vous êtes resolu d'attendre. Il faut bien vous amuser & vous faire passer le tems à quelque chose.

Mr. des BOURDONNOIS.

On ne m'amuse pas si aisément, j'ay livré de belle & bonne marchandise & je pretends. . .

MÉRLIN.

Ouy des étoffes bien conditionnées, & voilà Mr. Petit Pont avec qui nous les avons négociées qui en a été fort content, demandez luy plutôt.

Mr. PETIT PONT.

Comment ?

Mr.

DU TEMS, COMEDIE. 13

Mr. des BOURDONNOIS.

Quoy c'est vous qui avez acheté mon velours
& mon drap Monsieur?

Mr. PETIT PONT.

Qu'est-ce à dire je ne vous connoît pas; éé
que j'ay acheté est à moy, ne l'ay-je pas bien
payé?

MERLIN.

Oh pour cela ouy, neuf cent livre argent
comptant.

Mr. des BOURDONNOIS.

Comment neuf cent livres, il y en avoit
pour trois mil deux cent.

MERLIN.

Nous ne sommes pas des fripons, nous au-
tres; & nous ne gagnons pas trop dans le com-
merce, comme vous voyez.

Mr. des BOURDONNOIS.

Et vous facilitez ainsi à la jeuneſſe les
moyens de se ruiner Monsieur? N'avez-vous
point de honte, de profiter du dereglement
d'un enfant de famille, & de le plonger dans le
deſordre?

Mr. PETIT PONT.

Monſr. Mr. mêlez-vous s'il vous plaît ce
vos affaires, & ne vous embrassez point de
celles des autres.

MERLIN.

Mr. des Bourdonnois parle fort juſte, &
quand on a de certains reproches à ſe faire, il
ne faut point tant faire l'entendu.

Mr. des BOURDONNOIS.

Je ſuis marchand moy, & je ne ſuis point
un uſurier, afin que vous le ſachiez.

MERLIN.

Mr. eſt marchand auſſi, l'un n'empêche pas
l'autre.

Mr. des BOURDONNOIS.

Il eſt marchand?

MERLIN.

Ouy vrayment, c'eſt luy qui nous a fourni

toutes ces dorures dont vous ne nous avez
donné que cent cinquante pistoles.

Mr. PETIT PONT.

Cent cinquante pistoles ; il y en avoit pour
deux mille écus ; allez Mr. cela est infame d'a-
buser ainsi des pressans besoins d'un jeune
homme ?

MERLIN.

Et de l'aider à ruiner d'honnêtes marchands
comme Mr. Petit Pont , qui avancent leur bien
dans la bonne foy.

Mr. des BOURDONNOIS.

Morbleu j'ay donné de sa marchandise tout
ce qu'elle valoit , & c'est un malhonnête hom-
me de vendre si cher un once d'oripeau sur deux
livres de soye.

MERLIN.

Ce qu'il dit là est d'assez bon sens au moins.

Mr. PETIT PONT.

C'est un affronteur luy de faire payer si cher
de vieille panne cassée & du drap brûlé , voila
de plaisantes guenilles , je les ay trop acheté de
la moitié.

MERLIN.

Il insulte vos marchandises, cela ne se souffre
point.

Mr. des BOURDONNOIS.

C'est bien à luy de raisonner.

Mr. PETIT PONT.

Affurement c'est à moy ; je n'ay encore man-
qué que deux fois en ma vie , & vous avez qua-
tre fois fait banqueroute.

Mr. des BOURDONNOIS.

Vous entendez ce qu'il me dit Monsieur.

MERLIN.

Ouy Monsieur , il a tort affurement.

Mr. PETIT PONT.

Il m'a appelle malhonnête homme.

MERLIN.

Cela est vray , je l'ay entendu.

Mr.

DU TEMS, COMEDIE. 15

Mr. des BOURDONNOIS.

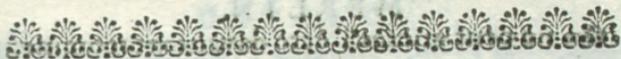
Il me fera réparation sur ma parole, & je revendiqueray mes étoffes.

MERLIN.

Revendiquez, revendiquez, ce sera fort bien fait.

Mr. PETIT PONT.

J'en auray raison à quelque prix que ce soit, & je me feray rendre mes dotures.



SCENE V.

MERLIN, seul.

ET comme chacun aura ses marchandises, nous n'aurons rien à payer nous autres. Si l'on pouvoit se défaire aussi heureusement de tous ses Créanciers, je ne voudrois point faire d'autre commerce.



SCENE VI.

DORANTE, MERLIN.

HE Merlin.

MERLIN.

Voilà Monsieur mon maître qui s'éveille, ces Messieurs ne pouvoient sortir plus à propos.

DORANTE.

Merlin.

MERLIN.

Monsieur.

DO-

DORANTE.

Pourquoy ne repons-tu pas quand je t'appelle ?

MERLIN.

Je m'amusois à faire de petites reflexions sur votre bonheur.

DORANTE.

Oui ! L'on n'a jamais été dans l'embarras où je me trouve ; je suis un fort heureux mortel assurément.

MERLIN.

On ne peut gueres l'être davantage : comment morbleu , vous dormez tranquillement pendant que vos Creanciers se chantent poüille à votre porte ? & vous ne vous éveillez que quand ils n'y sont plus , il faut être bien predestiné.

DORANTE.

Quel bruit ay-je entendu ? c'étoit donc . . .

MERLIN.

C'étoit deux de vos correspondans , le marchand de galon & le marchand d'étoffes que j'ay mis aux prises. J'espere qu'ils vont avoir ensemble quelque petit démêlé qui vous donnera du relâche.

DORANTE.

Sçavent-ils . . .

MERLIN.

Ouy je leur ay dit naturellement les choses.

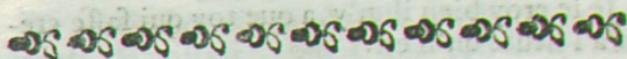
DORANTE.

Mais il ne falloit pas . . .

MERLIN.

Il falloit s'en défaire, & j'y ay réüssi ; ah, ah ! voici Mr. de la Tocane , il a les entrées libres ecluy-là.





SCENE VII.

DORANTE, MERLIN, Mr. de la
TOCANE,

DORANTE.

Bon jour Monfr. l'empoisonneur, qui t'ame-
ne icy ? Tu as percé quelque vin que tu veux
que je mette en reputation, n'est-ce pas ? le Che-
valier a-t-il soupé cette nuit chez toy ? C'est le
Major de son Regiment qui a payé je gage, à
quelle heure à-ton porté coucher le gros Cha-
noine.

Mr. de la TOCANE.

Ma foy Monsieur, il y a plus de deux jours
qu'il n'est entré chez moy personne de con-
noissance ; nous ne faisons rien, il n'y a point
d'argent, le Cabaret est mort, il ne se soutient
plus que par les femmes.

MERLIN.

La ressource est bonne, par les femmes,

LA TOCANE.

Ouy sans quelques petits soupers que l'on
porte quelque fois en ville, il faudroit fermer
la boutique.

MERLIN.

Mr. de la Tocane est le premier homme du
monde pour les soupers en ville.

DORANTE.

On a besoin d'honnêtes gens, de gens de
confiance pour ces parties là.

LA TOCANE.

Ce n'est pas pour me vanter Mr. Mais vous
sçavez que je suis plus employé qu'un autre,
par tout ce qu'il y a de personne de qualiré.

DO-

18 LES MOEURS

DORANTE.

Je le croy bien il n'y a que toy qui fasse crédit à l'heure qu'il est.

LA TOCANE.

J'en ay trop fait, & s'il m'étoit moins dû, je ne viendrois pas vous importuner pour. . .

DORANTE.

M'importuner toy ? tu ne m'importunes point je t'affure, Mais pour le credit je ne te conseille pas d'en faire à personne.

LA TOCANE.

Il faut que je sois bien pressé Monfr. puis-que je viens. . .

DORANTE.

Je ne veux pas que tu m'en fasses à moy même.

LA TOCANE

Je ne suis pas en état Mr. de. . .

DORANTE.

Je t'en dois déjà assez, Premièrement.

LA TOCANE.

Oh Monsieur.

DORANTE.

Je connois ton cœur & tes manieres.

LA TOCANE.

Je vous assure Monsieur.

DORANTE.

Non je ne le veux point absolument, je te le défends même, je sçay comme tu en uses, tu n'as rien à toy, mais il ne faut pas toujours être si facile.

MERLIN.

Voilà un garçon de bon conseil Mr. de la Tocane.

LA TOCANE.

Si vous voulez bien Monsieur. . .

DORANTE.

Combien ! est-il dû par ce petit homme là. . .

LA TOCANE.

Qui Monsieur ?

DO-

DORANTE.

Ce petit homme à grande perruque, cet
aprenti Magistrat, qui a fait son cours de
droit chez toy & qui donne ses audiences dans
l'amphitheatre de l'Opera.

LA TOCANE.

Je ne sçay pas qui vous voulez dire.

MERLIN.

Il y en a tant comme cela Mr. qu'on ne peut
pas deviner qui c'est.

DORANTE.

Et as-tu reçu de l'argent de ce grand inuti-
le, qui a l'air si déterminé, & qui attend que
la paix soit faite pour se mettre dans les mouf-
quetaires.

LA TOCANE.

Oh pour luy Mr. j'ay de bonnes assurances,
il soupe quelque fois chez la femme d'un suisse
qui a arrêté ses parties.

DORANTE.

Cela est heureux des parties arrêtées.

MERLIN.

Et par la femme d'un suisse Monfr. c'est de
l'argent comptant.

LA TOCANE.

Les vôtres le sont depuis long-tems & vous
m'aviez promis.

DORANTE.

Il est vray je t'ay promis de l'argent, il faut
t'en donner. Merlin.

MERLIN.

Monfieur.

DORANTE.

Quand est-ce qu'on t'a dit que j'en devois re-
cevoir.

MERLIN.

Je n'ay pas ouy parler de cela Monfr.

DORANTE.

Le coquin? quoy le billet de change qui doit
écheoir à la fin du mois.

MER-

MERLIN.

Ah ouy Mr. à la fin du mois.

DORANTE.

Ne t'avois-je pas dit d'aller chez le banquier qui le doit payer ?

MERLIN.

J'y a été aussi Monsieur.

DORANTE.

Hé bien n'est-a-t'il pas promis de l'acquitter à l'écheance.

MERLIN.

Hé mais Monsieur. . .

DORANTE.

Quoy mais ?

MERLIN.

Cela ira bien encore à quinze jours de plus je pense.

DORANTE.

Hé bien quinze jours, soit, ce n'est pas une affaire, & tu attendras bien encore ce tems-là.

LA TOCANE.

Mais Mr. est-ce de l'argent sûr ? vous promettez toujours à tout le monde, & vous ne payez jamais perfonne.

DORANTE.

Il y a de certaines gens que j'aime à faire attendre je te l'avouë, des tailleurs par exemple, des Perruquiers, des brodeurs.

MERLIN.

Des marchands de galon, des marchands d'étoffe, mille gredins comme cela qui ne fournissent que des choses inutiles à la vie.

DORANTE.

Merlin à raison, mais toy qui me fais faire la meilleure chere du monde & bois le meilleur vin de Champagne. . .

MERLIN.

Et qui ne le vend que 36. sols la bouteille parce qu'il y en a beaucoup cette année,

DO-

DU TEMS, COMEDIE. 21

DORANTE.

J'ay trop d'interêt à te ménager.

MERLIN.

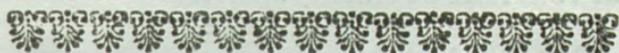
Monsieur se mettroit luy-même en gage, si le billet de change n'étoit pas payé.

LA TOCANE.

Je compteray donc là-dessus Mr. Mais je vous prie de ne pas m'oublier, vous l'en ferez souvenir Mr. Merlin s'il vous plaît.

MERLIN.

Ne vous mettez pas en peine Mr. de la Tocane, si vous n'êtes pas payé, personne ne le fera je vous en répons.



SCENE VIII.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

Voilà ce qu'on peut appeller une bonne pâte d'homme. Vous n'êtes pas fort scrupuleux naturellement, mais je gage que vous feriez conscience de ne pas payer Mr. de la Tocane.

DORANTE.

F'y c'est un fripon qui vend les choses trois fois plus qu'elles ne valent. . .

MERLIN.

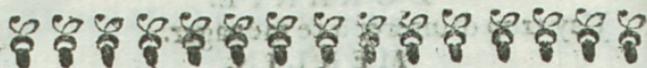
Je le trouvois honnête homme, parce qu'il fait faire bonne chere, & qu'il donne de bon vin de Champagne.

DORANTE.

Un marchand de vin honnête homme dans ce fiecle-cy, eux qui ne l'ont jamais été.



SCÈ-



SCENE. IX.

DORANTE, MERLIN, Mr. de
GRUMELIN.

GRUMELIN.

EN-verité Monsieur, je ne sçay pas comment
vous l'entendez, mais il ne tient qu'à moy
de vous faire de cruelles affaires.

DORANTE.

Bon jour Mr. Grumelin,

MERLIN.

Voyci un Bourgeois qui prend le haut ton,
je ne sçay pas comment cela finira.

Mr. GRUMELIN.

N'étoit-ce pas assez Mr. de me devoir deux
années de Loyers de ma Maison de Campa-
gne. . .

DORANTE.

Mon épée Merlin, mon chapeau que je for-
te, vous voulez bien que je vous quitte la place
Mr. Grumelin.

Mr. GRUMELIN.

Je viens pour vous parler Monsieur.

DORANTE.

Pour me parler à la bonne heure, mais je
n'aime pas qu'on me querelle, & vous prenez
si mal les choses.

Mr. GRUMELIN.

Je prends mal les choses, on ne s'est jamais
avisé de faire ce que vous faites.

MERLIN.

Il a plus d'imagination qu'un autre, au
moins, ce jeune homme-là.

Mr.

Mr. GRUMELIN.

Si je n'avois des obligations essentielles à
Mr. vôtre pere. . .

DORANTE.

Mais à qui en avez vous donc Mr. Grumelin, j'occupe vôtre Maison de Campagne; je vous dois quelques termes; est-ce là ce qui vous amène?

Mr. GRUMELIN.

Non Monfr., c'est mon bois que vous avez fait couper,

DORANTE.

Ah vôtre bois, fort bien, Merlin; Mr. Grumelin vient pour son bois qu'on a fait couper.

MERLIN.

Mr. Grumelin prend bien de la peine.

DORANTE.

Scavez-vous bien vous autres Bourgeois que vous n'avez pas le sens communs tout tant que vous êtes.

Mr. GRUMELIN.

Monfieur.

DORANTE.

Vous êtes des esprits bornez, sans goût & delicateffe.

Mr. GRUMELIN.

Monfieur.

MERLIN.

Il vous dit vos petites veritez, mais ce sont ses manieres.

Mr. GRUMELIN.

Ah fort bien, fort bien, c'est par goût & par delicateffe que vous m'avez abattu pour mille écus de bois, n'est-ce pas? oh si vous n'en faites par raison. . .

DORANTE.

On vous a fait tort assurement, & vous avez grand sujet de vous plaindre.

MERLIN.

Je vous l'avois bien dit Monfieur, que vous avez affaire à un petit ingrat qui ne vous
sçau-

ſcaurois aucun gré des ameliorations que vous feriez à ſon heritage.

Mr. GRUMELIN.

Comment des ameliorations ? Un bois qui faisoit tout l'ornement de ma maison.

DORANTE.

Fy Monsieur, ne parlez pas comme vous faites.

MERLIN.

Ce bois la étoit affreux Mr. Grumelin, on n'y voyoit goûte.

Mr. GRUMELIN.

Qu'est-ce à dire affreux ?

DORANTE.

Non Monsieur, il étoit admirable, il étouffoit les gens dans la maison, cela avoit ſon mérite au moins, car il ne faut point d'air à la Campagne, il ne faut point de vûe, vous avez raiſon.

MERLIN.

Il ſe moque de vous Mr. Grumelin.

Mr. GRUMELIN.

Je le vois bien mais. . .

DORANTE.

Je ne comprends pas comment les gens ſont faits pour moi. On prend tous les ſoins imaginables pour embellir la maison de Monsieur, on en fait un bijou pour la vûe en étêtant ſeulement un mechant bois.

Mr. GRUMELIN.

En l'étêtant ? Les arbres ſont coupez par le pied.

DORANTE.

Coupez par le pied ? Cela n'est pas de mon ordonnance.

MERLIN.

Non Monsieur, c'est de la mienne.

DORANTE.

Qu'est-ce à dire cela de la tienne ?

MERLIN.

Où Monsieur, vous vouliez qu'on les étêtât

DU TEMS, COMEDIE. 25

tât pour avoir de la vûë au premiers étage, & j'ai fait tout abattre moi pour avoir de la vûë dans la cuisive.

Mr. CRUMELIN.

Vous voyez bien Monsieur.

DORANTE.

Quoi de la cuisive.

MR. MERLIN.

De la cave, Monsieur, de la cave, c'est une vûë charmante.

DORANTE.

Oh plaignez - vous Mr. Grumelin une vûë charmante dans la cuisive, dans la cave.

Mr. GRUMELIN.

Cela étoit bien nécessaire, mais ce bois a été vendu, & l'argent. . .

DORANTE.

Oh pour l'argent je l'ai touché, il faudra bien vous en tenir compte, à la fin du bail on verra tout cela.

Mr. GRUMELIN.

A la fin du bail ?

DORANTE.

Mon cher, Mr. Grumelin, laissez moi faire, je veux accommoder vôtre maison à ma fantaisie ce sera le plus joli morceau qu'il y ait aux environs de Paris, il y a de quoi faire des choses. . .

Mr. GRUMELIN.

Hé n'y faites plus rien de nouveau de grace, ce qui est fait, est fait, il en faut passer par là, mais je vous conjure de faire souvenir, Monsieur vôtre Pere de la commission qu'il m'a promise pour mon gendre.

DORANTE.

Ah ! pour cela c'est une affaire faite, je suis vôtre Serviteur Mr. Grumelin.

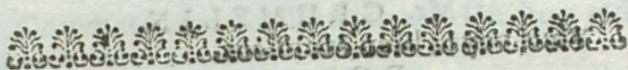
Mr. GRUMELIN.

Je vous baise bien les mains, Monsieur, ne m'oubliez pas, faites quelque chose pour moi,

B

je

je vous prie, & ne faites plus rien à ma maison, s'il vous plaît.



S C E N E X.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

JE ne croyois pas que cette aventure se passeroit si doucement, & vous ne pouvez pas disconvenir que celui-là ne soit un fort honnête homme.

DORANTE.

Lui ? C'est un maraut qui a fait les affaires de mon Pere, & qui nous a volé dix mil écus, je trouve moyen de lui faire rendre gorge.

MERLIN.

En embellissant sa maison. Si nous continuons toujours de même ce sera quelque chose de beau dans la suite.

DORANTE.

Il n'y avoit que ce bois-là qui valût quelque chose.

MERLIN.

Il y a encore les portes, les fenêtres & les gouttières, cela fera bon pour une dernière ressource, on fait argent de tout dans le besoin.

DORANTE.

Ah ! Mon pauvre Merlin, je n'en eus jamais tant à faire, je n'ay pas une pistole, je suis persecuté de tous côtez, & ce qui m'inquiete le plus, c'est cette malheureuse Lettre de change de quatre cens Louis.

MERLIN.

Cela est inquietant, vous avez raison.

D O.

DORANTE.

Elle est échuë, le coëquin à qui je l'ai faite
poursuit vivement.

MERLIN.

Voilà un grand maraut de vouloir être payé.

DORANTE.

Si je ne trouve aujourd'hui cette somme je
suis perdu.

MERLIN.

Les portes & les goutieres de Mr. Grumelia
ne vallent pas cela.

DORANTE.

Il est bien question de plaisanter.

MERLIN.

Je ne plaisante point, voici vôtre Tante, la
bonne Dame à quelque part un vieux mago si
elle vouloit. . .



SCENE XI.

DORANTE, MERLIN, ARA-
MİNTE.

DORANTE.

HE bon jour, mon adorable Tante, j'allois
monter chez vous, & je suis confus que
vous preniez la peine de descendre chez moi.

ARAMİNTE.

J'y descens, j'y descens pour vous chanter
poüille mon Neveu.

MERLIN.

Il y a quelque chose de nouveau apparem-
ment.

DORANTE.

Qu'avez-vous donc ma bonne Tante?

A R A M I N T E.

J'ai que vous êtes un garnement qui donnez la mort à votre Pere.

D O R A N T E.

Qu'ai-je donc fait qui vous oblige. . .

A R A M I N T E.

C'est tous les jours quelque piece nouvelle, & il n'y a rien que vous n'inventiez vous & ce fripon-là pour faire enrager toute la maison.

M E R L I N.

Moi Madame ? J'ai les intentions bonnes, ne confondez point les innocens.

D O R A N T E.

Mais ma Tante. . .

A R A M I N T E.

Voler votre Pere malheureux !

D O R A N T E.

Moi ma Tante !

A R A M I N T E.

Où vous.

M E R L I N.

Cela n'est pas encore, mais cela pourra être.

D O R A N T E.

Je ne sçai ce que vous me voulez dire.

A R A M I N T E.

Quoi ? Ces trois quarteaux de Vin d'Espagne, & ce ballot de truffes, ah ! ah.

M E R L I N.

Je vous avois bien dit qu'on le sçauvoit.

A R A M I N T E.

Avec cette douzaine de Jambons qu'on envoyoit à votre Pere, & que vous avez été prendre à la barriere St. Antoine.

M E R L I N.

Je lui avois conseillé de les laisser entrer, Madame, prendre des Jambons à une barriere, c'est une espece de vol de grand chemin, voilà une mechante affaire Monsieur.

A R A M I N T E.

N'est-t'il pas vrai.

D O -

DU TEMS, COMEDIE. 29

DORANTE.

Et c'est l'a ma Tante ce qui donnera la mort à mon Pere ?

ARAMINTE.

Affurement.

MERLIN.

Il faut que le bon homme soit bien gourmand d'être si fâché de si peu de chose.

ARAMINTE.

Comment de si peu de chose, des provisions qu'on fait pour la maison.

MERLIN.

Il n'y a rien eu de perdu, nous les avons mises à profit, Madame.

ARAMINTE.

Quest-ce à dire à profit.

MERLIN.

Où Madame, les provisions de Vin se font pour boire, celles de Jambons pour manger ; on a suivi la destination. Mr. Damis, n'a pas lieu de se plaindre.

ARAMINTE.

Tai toi coquin, c'est toi qui gâtes cet enfant-là.

MERLIN.

Moi Madame, vous êtes bien heureuse que je l'ai empêché de prendre une caisse de fenouillete de saucissons à l'ail qui venoit pour vous par la même voiture.

ARAMINTE.

Tu en fais trop mon pauvre Neveu, tu en fais trop, je ne te parle plus des Jambons.

MERLIN.

En faveur des saucissons à l'ail.

ARAMINTE.

Voilà qui est fini, mais ton Pere est serieusement en colere contre toi.

DORANTE.

H empoisonne les actions de ma vie les plus innocentes.

B 3

ARA-

ARAMINTE.

Il n'a pas tort, tu ne vauz rien.

DORANTE.

C'est vous ma Tante qui m'attirez son indignation.

ARAMINTE.

Moi mon enfant ?

DORANTE.

Vous même, le Chevalier vient souvent ici, il est de mes amis, mon Pere s' imagine que vous êtes amoureuse de lui, & il croit que c'est moi, qui vous ai mise dans ce goût-là.

ARAMINTE.

C'est un bon impertinent que votre Pere, avec ses imaginations.

MERLIN.

Fort bien.

ARAMINTE.

C'est un fort honnête garçon que le Chevalier.

DORANTE.

Il a une estime pour vous qui n'est pas concevable ma Tante.

MERLIN.

Il ne s'en tient pas à l'estime Monsieur, & s'il osoit...

ARAMINTE.

Qu'il ose, qu'il ose, je ferai bien voir à Monsieur mon frere, que je ne depens de personne.

MERLIN.

Vous êtes majeure une fois.

ARAMINTE.

Qu'il ne me fasse pas parler, je sçai de ses Nouvelles.

MERLIN.

Vous sçavez de belles choses.

DORANTE.

Quoi ma Tante, mon Pere...

A R A-

ARAMINTE.

Il n'a qu'à se venir plaindre de vôtre conduite, je le redresserai bien sur la sienne.

DORANTE.

Il est d'une étrange humeur, je vous l'avoue.

ARAMINTE.

Je suis dans une colere épouvantable. Rejouissez-vous, jouiez, depensez, faites tout ce que vous voudrez & vôtre soeur aussi, je ferai pour vous contre vôtre Pere, & nous le reduirons sur ma parole.



SCENE XII.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

Vous ne trouvez pas que cette tante là est une bonne personne?

DORANTE.

Je m'étois toujours bien douté qu'elle avoit du goût pour le Chevalier.

MERLIN.

Elle en veut aux jeunes gens, c'est là son foible.

DORANTE.

Et elle en est toujours la duppe.

MERLIN.

Les mauvais succez ne la rebutent point.

DORANTE.

Si le Chevalier étoit d'humeur d'en profiter.

MERLIN.

S'il en profite ce ne sera que pour lui; ne comptez point sur cet argent-là; chacun est pour soi dans ce tems-ci, je connois mon homme.

32 LES MOEURS

DORANTE.

Allons le chercher il sera chez sa sœur.

MERLIN.

La vôtre a quelque chose à vous dire.

DORANTE.

Nous sçaurons ce que c'est , passons d'abord
chez Angelique, & songeons avant toutes choses
à trouver les quatre cens Louis pour payer
la Lettre de change.

MERLIN.

Ce n'est pas une petite entreprise dans ces
tems-ci.

Fin du premier Acte.



A C.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, MARIANE.

V ôtre frere est sorti vous dis-je.

MARIANE.

Ne lui as-tu pas dit que j'avois à lui parler ?

LISETTE.

Je l'avois dit à Merlin.

MARIANE.

Il aura oublié de l'en avertir.

LISETTE.

Merlin l'aura dit, & vôtre frere ne s'en fera pas souvenu un moment après. Ce jeune homme-là a terriblement d'affaires dans la tête.

MARIANE.

Celles dont j'ai à l'entretenir l'interressent autant que moi.

LISETTE.

Il devine à peu près ce que vous lui voulez, & vôtre plus grand chagrin à l'un & à l'autre, c'est que vôtre Pere ne vous donne point d'argent, & qu'il ne veut pas vous marier.

MARIANE.

Cela pourroit être.

LISETTE.

Et selon mon petit genie voici comme il calcule.

cule. Si je marie mes enfans il faudra leur rendre compte du bien de leur mere, me defaire d'une partie du mien, que m'en reviendra-t'il ? Ils auront tout le plaisir de l'affaire, & moi j'en aurai tout le chagrin, c'est à peu près comme il raisonne, & voilà comme aujourd'hui raisonne presque tous les Peres.

M A R I A N E.

Mais ne peut-on pas trouver des moyens pour lui faire entendre. . .

L I S E T T E.

Pour lui faire entendre ouï, pour le persuader non. Et, soit dit sans vous offencer, je connois les allures de vôtre famille, elle ne demord pas volontiers de ses sentimens.

M A R I A N E.

Nous sommes des personnes bien extraordinaires, à ton compte.

L I S E T T E.

Pas mal. Vôtre Tante est née folle & coquette, celle là pourra changer, il n'y a que soixante ans que cela lui dure : vôtre frere a commencé d'être libertin chez sa nourrice, il ne changera point. Vous aimez les plaisirs, le monde, le jeu, la bonne chere & la liberté. . .

M A R I A N E.

J'aime ce que tout le monde aime, & mon goût est fort à la mode.

L I S E T T E.

Et comme cette mode là ne changera pas si-tôt aparemment, vos petites inclinations vous dureront long-tems ; & ne vous souvient-il pas que Madame vôtre mere qui avoit grondé toute sa vie, rendit en grondant le dernier soupir ? Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle gronde encore quelque part où elle soit.

M A R I A N E.

Voilà des reflexions bien necessaires au sujet dont il est question.

L I S E T T E.

C'est pour vous faire entendre que puis que
Mon-

Monfieur vôtre Pere n'a pû vous corriger tout tant que vous êtes, vous ne viendrez pas à bout de le corriger lui. Cela ne feroit pas juſte.

MARIANE.

Qui te parle de le corriger ? Je n'entreprêns point d'affaires ſi difficiles, mais je me flatte. . .

LISETTE.

Oh flattez-vous tant qu'il vous plaira, c'eſt fort bien fait. Bâtiſſez des Châteaux en Eſpagne, je vous aiderai ſi vous voulez, je ſuis un architecte admirable pour ces fortes de bâtimens-là.

MARIANE.

Je te parois folle Liſette, & peut-être n'eſt-il pas dans la bien ſeance qu'une fille de mon âge témoigne tant d'impatience d'être mariée.

LISETTE.

Au contraire il n'y a rien de mieux, & en cas de mariages, les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

MARIANE.

Moi qui aime tant la liberté j'ai vécu juſqu'à preſent dans une ſi grande contrainte, ou renfermée dans un convent, ou avec une mere de mauvaiſe humeur, ou auprès d'une tante capricieuſe. . .

LISETTE.

Voilà des caractères ennuyeux, vous avez raiſon, un mary jaloux & bizarre vous divertira d'avantage peut-être : il faut du changement dans la vie.

MARIANE.

Le Chevalier n'eſt point bizarre je t'assure.

LISETTE.

Il n'eſt encore que vôtre Amant.

MARIANE.

Il ne ſera point jaloux.

L I S E T T E.

Qui vous en repondra ?

M A R I A N E.

Je ne lui donnerai point sujet de l'être.

L I S E T T E.

S'il l'est fans sujet ?

M A R I A N E.

Je serai malheureuse.

L I S E T T E.

Pourquoi vous exposer à le devenir.

M A R I A N E.

Ah que tu es ennuyeuse avec ta morale, & que je te hais aujourd'hui.

L I S E T T E.

Hé, là, là ne vous fachez point; je suis bonne Princesse, & je ne m'oppose à vos sentimens que pour les animer d'avantage, & pour vous faire prendre une bonne resolution.

M A R I A N E.

Ce n'est pas la resolution qui me manque mais...

L I S E T T E.

Le Chevalier est un jeune fou, étourdi, en tête & qui fait bien valoir aux Dames sa qualité & sa jeunesse avec tous ses défauts. Il vous aime lui qui n'a jamais rien aimé, vous l'aimez aussi, suivez vôtre étoille, vous ne feriez pas du goût du siècle si vous résistiez à la destinée.

M A R I A N E.

Que tu es charmante ma pauvre Lisette.

L I S E T T E.

Vous ne me laissez plus tant, n'est ce pas ?

M A R I A N E.

Je te trouve une personne adorable.

L I S E T T E.

Pour se faire adorer des filles il n'y a qu'à leur conseiller tout ce qu'elles veulent, mais voici la sœur de vôtre amant, vous aimeriez mieux que ce fût lui même.

S C E.



SCENE II.

MARIANE, LISETTE, AN-
GELIQUE.

MARIANE.

BON jour toute aimable personne, il y a mil-
le ans que je ne t'ai vûë, je commençois à
m'en desespérer.

ANGELIQUE.

Le tems ma duré plus qu'a toi, je te jure,
& cependant s'il m'étoit resté quatre pistoles
je ne te ferois pas venu voir encore aujour-
d'hui.

MARIANE.

Tu as perdu ton argent ?

ANGELIQUE.

Ne m'en parle point je suis inconsolable; il
y a deux nuits que je ne dors point, & que je
jouë d'un malheur épouvantable.

LISETTE.

Vous avez tort de vous donner de si mauvai-
ses nuits, vous pourriez les mieux employer.

MARIANE.

Ne te corrigeras-tu point de la passion du
jeu.

ANGELIQUE.

Je cesserai d'être joüeuse quand tu cesseras
d'être coquette.

LISETTE.

Vous jouërez long-tems encore.

MARIANE.

As-tu vû mon frere aujourd'hui ?

ANGELIQUE.

a passé chez moi comme une éclair; il ne

B 7

m'a

m'a jamais vû si chagrine , & je ne l'ai jamais vû si affairé.

L I S E T T E .

Elle ne vous demande des nouvelles de son frere qu'afin que vous lui en apreniez du vôtre , je vous en avertis.

A N G E L I Q U E .

Il est ici le Chevalier , je te l'amenois , ta Tante s'en est emparée.

M A R I A N E .

Le Chevalier est avec ma Tante ?

A N G E L I Q U E .

Je les ai quittez , ils pourroient me suivre , & si tu m'en crois pour éviter l'ennuyeuse conversation de ta Tante nous nous sauverons dans ton appartement.

M A R I A N E .

Nous y ferons en sûreté.

A N G E L I Q U E .

Mon frere viendra nous y joindre , allons.

L I S E T T E .

Hé vous ne vous ennuyerez pas. Il y a des miroirs , des dez , & des cartes , voilà dequoi vous amuser l'une & l'autre.



S C E N E I I I .

Mad. des M A R T I N S , L I S E T T E .

L I S E T T E .

H E bon jour Mad. des Martins.
des M A R T I N S .

Je suis bien vôtre servante Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E .

Qui vous amene en ce pais-ci.

der

des MARTINS.

Faut-il demander ces choses-là, & une femme de ma profession est-elle jamais sans affaires.

L I S E T T E.

On m'avoit dit que vous aviez quitté.

des MARTINS.

Je ne travaille pas aussi pour tout le monde. Mr. Damis m'a fait avoir une commission pour un de mes comperes, & pour cultiver sa protection je viens quelque fois lui rendre visite.

L I S E T T E.

Ma foi vive les gens de Finance pour les connoissances solides, n'est-il pas vrai, Mad. des Martins.

des MARTINS.

La robe n'est pas à négliger, & vous ne sçauriez croire combien de procez entre deux fers on gagne tous les jours à ma recommandation.

L I S E T T E.

Vous avez un sçavoir faire admirable parmi les gens de Justice; ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connois.

des MARTINS.

Je tâche à faire plaisir à tout le monde, & je puis dire sans vanité que presque toutes les femmes de robe sont autant de mes amies que leurs maris mêmes.

L I S E T T E.

Oh cela est vrai, & il me souvient encore de l'amitié qu'avoit pour vous la Maîtresse que je servois il y a trois ans.

des MARTINS.

Il y a trois ans? Qui donc?

L I S E T T E.

Helas cette jolie Avocate qui avoit les clefs de votre appartement, & qui alloit y dejeuner quelque fois les matins avec ce Capitaine de Dragons pendant que son mari s'egosilloit au Palais.

des

des MARTINS.

Helas la pauvre enfant, Monsieur l'Avocat étoit si jaloux.

L I S E T T E.

Ce sont d'incommodes personnages que ces Avocats, parce qu'ils sçavent les anciennes loix, ils prétendent que leurs femmes les observent, & ils ne veulent point souffrir qu'elles suivent la nouvelle coutume, cela est bien ridicule.

des MARTINS.

Patience, patience, on les mettra sur le bon pied, aussi bien que tous les autres.

L I S E T T E.

Et la femme de ce Commissaire que vous gouverniez aussi dans le même tems, elle ne vous haïsoit pas encore celle-là.

des MARTINS.

C'étoit un vilain magot que son mari.

L I S E T T E.

C'étoit un homme d'ordre; son quartier étoit toujours fort bien réglé, mais en revanche sa femme ne l'étoit gueres.

des MARTINS.

Ah doucement, Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

Je ne veux medire de personne Mad. des Martins; mais pendant que Monsieur le Commissaire couroit la ville pour faire observer les ordonnances de police, n'est-il pas vrai que Madame sa femme tenoit quelque fois chez elle une petite police, où Monsieur le Commissaire lui même étoit souvent condamné à l'amande.

des MARTINS.

Vous êtes toujours mauvaise Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

Cela vous chagrine, laissons-là le passé, parlons du présent; quelle affaire avez-vous avec Monsieur Damis? Je veux la sçavoir par vous même, si je la devine je vous traverserai.

des

DU TEMS, COMEDIE. 41

des MARTINS.

Me promettez-vous d'être discrete.

L I S E T T E.

Belle demande, je suis la discretion même.

des MARTINS.

Mr. Damis est dans le goût de se remarier.

L I S E T T E.

Ah le vieux fou, que me dites-vous là, Mad.
des Martins.

des MARTINS.

Il n'est pas le seul dans la maison entiché de
cette maladie.

L I S E T T E.

Comment donc? Vous faites les affaires de
toute la famille aparemment.

des MARTINS.

La Tante est amoureuse aussi d'un Cheva-
lier de ma connoissance, & de la vôtre.

L I S E T T E.

Le Chevalier? Il est amoureux de la niece,
Mad. des Martins.

des MARTINS.

Il est amoureux de la niece, mais il en vent
à l'argent de la Tante. Je vieux ici en partie
pour cela, je lui ai donné parole, il doit ve-
nir.

L I S E T T E.

Ah le fourbe, je ne m'étonne pas s'il est de-
meuré avec la Tante.

des MARTINS.

Et voilà comme on ménage les vieilles pour
avoir dequoi plaire aux jeunes, c'est la manie-
re d'à présent.

L I S E T T E.

Et à qui en veut Mr. Damis Mad. des Mar-
tins.

des MARTINS.

A Angelique la sœur du Chevalier.

L I S E T T E.

A Angelique? Dorante son fils en est amou-
reux.

des

des MARTINS.

Dorante? Dites-vous.

L I S E T T E.

Hé bien cela n'est pas mal Mad. des Martins, la partie sera quarrée, & pendant que la Tante & la niece se decoifferont d'un côté, le Pere & le fils s'égorgeront de l'autre.

des MARTINS.

L'avanture est assez plaisante, mais...

L I S E T T E.

Et nous pourrons bien faire le coup de poing nous autres. Il faut prendre parti. Allons bon pied, bon œil, je suis pour la jeunesse, qui vive Mad. des Martins.

des MARTINS.

Oh vive la jeunesse, il n'y a que cela de bon Madem. Lisette, mais laissez-moi manier cette affaire je ménagerai les uns par intérêt, & je servirai les autres par inclination.

L I S E T T E.

Vous me promettez de trahir le Pere & la Tante.

des MARTINS.

Oùï foi de femme d'honneur je les trahirai.

L I S E T T E.

Voilà une bonne assurance.

des MARTINS.

Voici Mr. Damis laissez-moi lui parler.

L I S E T T E.

Oh pour cela non je ne vous quitte point.

des MARTINS.

Mais...

L I S E T T E.

Mais le Diable vous emportera tous deux, où je ferai de moitié dans la confidence.





S C E N E I V.

DAMIS, Mad. des MARTINS,
L I S E T T E.

D A M I S.
A H vous voilà Mad. des Martins, il y a long-
tems qu'on ne vous a vûë, hé comment
vous portez-vous ? Ne me parlez de rien de-
vant Lisette.

des M A R T I N S.

Pourquoi Monsieur ? Ne vous cachez point
d'elle, c'est une assez bonne diablesse à ce
qu'il me semble.

D A M I S.

Il n'importe Mad. des Martins, j'aime le
mistere en toutes choses.

L I S E T T E.

Je voi bien que je suis de trop ici, mais je ne
laisserai pas d'y demeurer.

D A M I S.

Hé bien Mad. des Martins, comment vont
vos petites affaires ? Se marie-t'on beaucoup
cette année, j'ai vû le tems que vous vous mé-
liez toujours avec succez de ces fortes de nego-
ciations.

des M A R T I N S.

Helas mon cher Monsieur, on ne fait plus
rien ; le mariage se décrie de jour en jour, &
la plupart des jeunes personnes prennent au-
jourd'hui le parti de le supprimer.

L I S E T T E.

Je ne deguerpirai point qu'il ne me chasse.

D A M I S.

Voilà pourtant le bon tems Mad. des Mar-
tins,

44 L E S M O E U R S

tins , & l'hiver est une vraye saison de mariage. Il n'y a point de mere qui voyant son fils de retour de l'Armée ne songe à le pourvoir pour s'assurer une posterité.

des MARTINS.

Oh Monsieur les jeunes Officiers se marient si peu presentement , ils s'imaginent que leur profession leur donne des droits sur toutes les femmes des autres , ils n'en veulent point prendre en leur nom.

L I S E T T E.

Les jeunes Officiers sont gens de bon sens , & leur exemple est fort bon à suivre , si Monsieur m'en croyoit il feroit comme eux.

D A M I S.

Hé qui te dit que je veux faire autrement , parle.

L I S E T T E.

Hom le petit dissimulé , fy que cela est vilain , de se marier comme cela incognito pour ne me pas prier de la noce.

D A M I S.

Tu as jafé Mad. des Martins.

des MARTINS.

Point du tout Monsieur je vous assure , mais cette fille-là est bien penetrante , & je ne vous conseille pas de lui faire mystere de rien.

L I S E T T E.

Non je suite suspecte à Monsieur.

D A M I S.

Je ne te dis pas cela , mais . . .

L I S E T T E.

Je n'ai pourtant jamais parlé à personne de toutes les parties gaillardes que vous faisiez à Piquepus , & à Boulogne pendant que la pauvre défunte étoit au lit de la maladie dont elle est morte.

D A M I S.

Cela est vrai , je t'ai obligation.

L I S E T T E.

Est-ce que j'ai rien dit à personne de cette
pe-

DU TEMS, COMEDIE. 45

petite marchande du palais, que vous faites entrer tous les jours par la porte du jardin, & dont vous avez envoyez le mari en commiffion à perpignan depuis fix femaines ?

DAMIS.

Je ne me plains pas de cela.

des MARTINS.

Mademoifelle Lifette, est fort difcrete Mr.

DAMIS.

Hé bien je veux bien qu'elle fçache que je vay me marier, là es-tu contente ?

LISETTE.

Vous marier Monsieur ? quelle benediction, quand vous ferez pourvû, vous songerez à pourvoir vôtre famille, peut-être.

DAMIS.

Ne va pas leur parler de cela au moins.

LISETTE.

Oh ! je ne garde.



SCENE V.

DAMIS, MADAME des MARTINS,
LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MAdemoifelle Lifette, on vous demande:

DAMIS.

Qui ?

JASMIN.

Mademoifelle vôtre fœur, & un Monsieur qui est avec elle.

DAMIS.

Va, va vite ne les fait point attendre.

LISETTE.

Mais Monsieur. . .

DA-

DAMIS.

Madame des Martins, te rendra compte de tout, je t'en répons.

LISSETTE.

Vous me le promettez: si on y manque défiez-vous de moy; j'en scay assez pour gêner les affaires.

SCENE VI.

DAMIS, Mad. des MARTINS.

DAMIS.

LA voilà partie, je n'en suis point trop fâché franchement, & je ne suis point libre avec elle, comme avec toy Madame des Martins.

des MARTINS.

C'est qu'il y a long-tems que nous connoissons.

DAMIS.

Hé bien mon enfant où en sommes nous? as-tu trouvé le moyen de parler à l'aimable personne.

des MARTINS.

Si je luy ai parlé? Je suis expeditive, & une affaire ne languit jamais entre mes mains.

DAMIS.

Ne luy as-tu pas infinué que ma connoissance, avoit une bonne fin, & que le mariage....

des MARTINS.

C'est par où j'ay commencé mon compliment, & je ne me mêle jamais d'aucune affaire que dans cette vie là. S'il se rencontre quelque fois des filles petulantes qui précipitent les événemens, ce n'est pas ma faute, mes intentions sont nettes.

DA-

DAMIS.

Il n'y a rien de mieux, & dis-moy un peu
que t'a-t-elle répondu.

des MARTINS.

Rien Monsieur.

DAMIS.

Comment rien.

des MARTINS.

Non, mais elle a été surprise agreablement,
tout son visage s'est animé, ses yeux se sont
remplis de feu, & avec tout cela elle a conser-
vé un air de pudeur qui vous auroit charmé.

DAMIS.

Et qu'augures-tu de cela Madame des Mar-
tins.

des MARTINS.

J'augure qu'elle en tient, Monsieur, & ce
n'est pas d'aujourd'hui qu'elle vous a lorgné;
elle est presque toujours à ses fenêtres pour
vous voir passer.

DAMIS.

Quoy serieusement ?

des MARTINS.

Serieusement. Elle trouve vôtre grand ca-
rosse si beau, si bien étoffé; vos chevaux si
gras & si polis; vos laquais si bien vêtus, &
vôtre cocher de si bonne mine, Oh cette fille
là est folle de vous sur ma parole.

DAMIS.

Mais mon carosse & mon cocher n'ont rien
de commun avec. . .

des MARTINS.

Pardonnez-moy vrayment, quand l'équipage
commence à plaire le maître à bien-tôt fait
son marché.

DAMIS.

Ne puis-je pas hazarder de luy rendre quel-
ques visites.

des MARTINS.

Des visites ? gardez-vous en bien. Elle a un
petit mutin de frere qui n'entend point de
raillerie.

DA-

DAMIS.

Mais quand on a de bons desseins.
des MARTINS.

Cela n'y fait rien, c'est un petit emporté
qui ne veut point qu'on épouse sa sœur, de
quelque maniere que ce soit.

DAMIS.

Comment faire donc Madame des Martins ?
des MARTINS.

Comment ? ne vient-on pas à bout de tout
quand on a de l'esprit. C'est un jeune homme
qui joue, qui fait de la depense, & qui n'est
pas riche. Il a un Regiment à entretenir, il a
besoin d'argent, faites vos efforts pour avoir
le bonheur de lui en prêter.

DAMIS.

Le bonheur de prêter de l'argent à un jeune
Colonel, cela ne sera pas bien difficile.

des MARTINS.

Je ménageray cela, moy, laissez-moy faire,
il vous fera son billet, vous le presserés pour
le payement, il ne pourra payer, & pour se
tirer d'intrigue il vous laissera épouser sa sœur
en donnant quitance, il y a mille mariages dans
le monde qui ne se font pas autrement.

DAMIS.

Mais cela sera bien long Madame des Mar-
tins, & en attendant je serois bien aise d'avoir
quelque petite conversation avec. . .

des MARTINS.

C'est à quoy j'ay déjà songé, & si vous vou-
lez je proposeray ce soir une partie de souper
chez moy.

DAMIS.

C'est fort bien dit, & si on l'accepte j'auray
soin du souper, & je feray porter le couvert.





S C E N E V I I.

DAMIS, MADAME des MARTINS,
LISETTE.

LISETTE.

Où vous faites vos parties de souper pendant que je n'y suis pas, oh je pretens en être, & je veux tout sçavoir.

DAMIS.

On te dira tout, ne te mets pas en peine.



S C E N E V I I I.

DAMIS, MADAME des MARTINS,
LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Les porteurs que vous avez envoyé querir s'impatientent, Monsieur, il y a une heure qu'ils sont là bas.

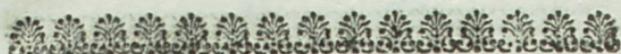
DAMIS.

Je descends, adieu Madame des Martins, Je suis obligé de sortir, je vais au bureau, & j'ay aujourd'hui bien des affaires; mais je seray libre ce soir, songe à la partie. Adieu Lisette.



C

SCE-



SCENE. IX.

Mad. des MARTINS, LISETTE.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette partie de ce soir ? vous n'êtes pas de bonne foy, Madame des Martins.

des MARTINS.

En sortant d'icy je monteray dans vôtre chambre, & j'ay bien des confidences à vous faire, que vous vouloit la tante ?

LISETTE.

C'est le Chevalier qui me demandoit, la vieille veut qu'il l'aime à toute force, il en-voyoit appeller du secours.

des MARTINS.

Et vous l'abandonnez dans le besoin.

LISETTE.

Je n'y pouvois plus tenir ; ils ne sçauroient convenir de leurs faits, & ils me vouloient prendre pour arbitre, je me suis sauvée,

des MARTINS.

Oh je les veux accommoder moy, cela est de ma competance, ne vous ay-je pas dit que je venois icy tout exprés ?

LISETTE.

Ne les accordez pas si bien que cela nous fasse tort au moins,

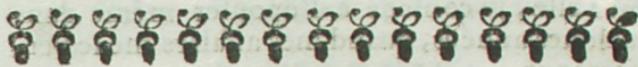
des MARTINS.

Ne vous mettez pas en peine, on ne veut que de l'argent.

LISETTE.

Les voicy je croy, ne sortez pas sans me parler, je vais vous attendre,

SCE-



SCENE X.

ARAMINTE, LE CHEVALIER,
Mad. des MARTINS.

ARAMINTE.
Mais enfin Monsieur le Chevalier. . . .
le CHEVALIER.

Mais que puis-je faire davantage Madame, voila qui est fini, je vous le promets, puisque vous m'aimez je vous aime, si vous m'adorez je vous adore; pour les conditions il faut bien s'en remettre à un tiers. Un tiers regle toujours mieux ces choses là: eh parbleu voila Madame des Martins, tu te trouves icy bien à propos mon enfant. Il faut que tu nous serves de notaire pour une petite transaction que nous voulons passer Madame & moy.

des MARTINS.

Madame sçait bien que je suis toujours à son service.

le CHEVALIER.

Vous nous connoissez donc à ce que je vois.

des MARTINS.

J'ay l'honneur d'être la très-humble servante de Madame.

le CHEVALIER.

Ah paffambleu voila qui est heureux; Madame a du goût pour moy, Madame des Martins,

ARAMINTE.

Eile sçait mes sentimens Mr. le Chevalier, ce n'est point de cela dont il est question.

le CHEVALIER.

Madame a du goût pour moy, comme je te

C 2

dis,

dis, & je ne suis pas éloigné moy d'en avoir pour elle, je consens à l'épouser même dans quelques années, quand mes affaires me le permettront,

des MARTINS.

Je vous entens, quand la paix sera faite.

le CHEVALIER.

Ouy quelque tems après peut-être, il faut bien attendre que Madame soit en âge,

ARAMINTE.

Mais pendant cette intervalle là Mr. le Chevalier, je ne pretens pas que vous aimiez personne.

le CHEVALIER.

C'est de cela qu'il s'agit Madame des Martins; il est question de faire un bail de cœur en attendant le contract de mariage, je veux louer le mien cent pistoles par mois, est-ce trop Madame des Martins.

des MARTINS.

C'est le meilleur marché que vous en puissiez faire assurément.

ARAMINTE.

Mais quand on veut s'aimer de bonne foi, Mr. le Chevalier il me semble. . . .

le CHEVALIER.

Il vaut cela où il ne vaut rien Madame.

ARAMINTE.

Faut-il entrer dans ces details là?

le CHEVALIER.

Il y a Chevaliers & Chevaliers au moins, & vous en trouverez peu comme moy qui soient véritablement touchez de vôtre merite. Car je ne vous aimerai pas pour vôtre beauté moy, je vous en avertis, je me trompe, je veux dire pour vôtre argent.

ARAMINTE.

J'en suis persuadée & si vous m'aimez. . . .

le CHEVALIER.

Vous en doutez Madame, quand je vous donne pour douze cent pistoles par année un cœur que

DU TEMS, COMEDIE. 53

que d'autres voudroient avoir acheté de tout leur bien.

des MARTINS.

Monsieur est fort en reputation Madame.

le CHEVALIER.

Vous craignez peut-être d'être trompée. Vous pouvez voir ailleurs Madame, je ne vous demande que la preference.

des MARTINS.

Il n'y a rien de plus raisonnable.

ARAMINTE.

Laissez-moy ne recevoir de loix que de mon amour, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

des MARTINS.

Oh Madame, est fort genereuse Mr. le Chevalier.

le CHEVALIER.

Pensez-vous que ce soit la generosité qui m'engage, & l'argent qui me touche le cœur? j'aimerois mieux mille fois mourir que d'avoir des sentimens si bas, mais quand on est honnête homme & qu'on a de la regle on est bien aise de sçavoir comme on vit.

des MARTINS.

C'est un gentilhomme d'ordre, comme vous voyez.

ARAMINTE.

Mais me repondras-tu qu'il m'aime.

des MARTINS.

Vous sçavez ce que je vous ai dit.

le CHEVALIER.

Je me donne au diable Madame si je ne vous donne la preference, par dessus toutes mes autres maîtresses.

ARAMINTE.

Comment dont vos autres maîtresses.

le CHEVALIER.

Ouy Madame je suis homme d'honneur, je ne veux point vous ruiner, & je ne pretens pas que vous soyez seule à entretenir un Regiment de Cavalerie.

C 3

des

54 LES M O E U R S
des MARTINS.

Peut-on rien voir de plus honnête ?

ARAMINTE.

Mais enfin je ne voudrois pas . . .

LE CHEVALIER.

Non Madame, cela ne sera pas autrement
les unes fournissent les chapeaux, d'autres les
cocardes, celles-ci les buffles, celles-là les
houffes, & les fourreaux de pistolets; mais
vous par distinction Madame vous prendrez
s'il vous plait le soin de la remonte & vous
fournirez les chevaux.

des MARTINS.

C'est le plus bel emploi du Regiment.

ARAMINTE.

Mais cent pistoles par mois Mad. des Mar-
tins.

des MARTINS.

Vous en ferez quitte à meilleur marché laissez moi faire.

LE CHEVALIER.

Je vous paroiss interessé Madame, mais si je
le suis la peste m'étouffe, ce n'est quo par rap-
port à vous même.

ARAMINTE.

Par raport à moi ?

LE CHEVALIER.

Où Madame, pour qui passeriez-vous dans
le monde si étant destiné à l'honneur de vous
épouser, je n'avois pas dans un quartier d'hi-
ver un millier de pistoles à repandre agreable-
ment.

des MARTINS.

Mr. le Chevalier veut vous faire honneur
Madame.

ARAMINTE.

J'entre assez là dedans, mais cependant . . .

LE CHEVALIER.

Mad. des Martins est une femme raisonna-
ble, j'en passerai par où il lui plaira.

des

DU TEMS, COMEDIE. 55

des MARTINS.

Je vous assure Madame, que je ferai les choses en conscience, j'ai déjà fait en ma vie plusieurs accommodemens de cette nature, dont les parties se sont bien trouvées.

ARAMINTE.

On fait donc beaucoup de ces traitez-là Mad. des Martins.

des MARTINS.

Si on en fait ! Ce sont les contrats les plus à la mode. Je crois avoir encore dans ma poche quelques articles dressés en cas pareil entre des personnes à peu près de vôtre âge, s'ils vous venoient il n'y auroit qu'à remplir les noms.

LE CHEVALIER.

Oh pour cela Mad. des Martins tu es une femme admirable.

des MARTINS.

Ce n'est pas cela, c'est une liste épurée de toutes les filles veuves qui sont à marier dans le Faubourg St. Germain.

LE CHEVALIER.

Quel ordre elle tient dans ses affaires.

des MARTINS.

Voici ce que c'est. Bail entre un jeune homme de qualité & une fille riche & majeure qui ont dessein de s'épouser quelque jour.

LE CHEVALIER.

Les qualitez se rencontrent fort juste.

ARAMINTE.

Ecoutons les articles Mr. le Chevalier.

des MARTINS.

Premierement les parties jureront de s'aimer fidèlement jusques au jour du mariage, pendant lequel tems ne pourra le Cavalier céder ni transporter son bail à personne, sans le consentement par écrit de la susdite bailleresse.

Cela est fort judicieux.

des MARTINS.

Le Cavalier s'obligera de ne loger personne dans son cœur pendant ledit tems, moyennant quoi la Dame sera tenuë de faire près du Cavalier toutes les reparations necessaires autour d'un homme de qualité, selon les us & coutumes de Paris.

LE CHEVALIER.

Voilà des articles bien dressez.

des MARTINS.

Item s'engage ladite Dame à fournir par chaque année au Cavalier lors qu'il entrera en Campagne son portrait garni des plus gros brillans qu'il se pourra, lequel portrait le Cavalier sera tenu de garder & porter sur lui autant de tems que ses affaires ne l'obligeront point d'avoir recours aux expediens.

LE CHEVALIER.

Mad. des Martins est divine.

des MARTINS.

Ladite Dame promet en outre en signant les presentes, de faire present au Cavalier par forme de pot de vin d'un diamant de mille écus, dont il pourra disposer comme de chose à lui appartenante.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien d'obmis.

ARAMINTE.

Ces articles là sont un peu forts Mad. des Martins.

des MARTINS.

Voilà qui est fini, donnez-vous patience Mad. le present bail ainsi fait moyennant la somme de mille pistoles par chacun an, que la Dame s'oblige

DU TEMS, COMEDIE. 97

blige de payer d'avance aux quatre termes accoutumés, dont le premier échera le jour de la signature des présentes, promettant, obligeant & renonçant fait & passé, &c.

LE CHEVALIER.

Mad. des Martins est aussi habile qu'un Notaire, êtes-vous contente des articles Madame ?

ARAMINTE.

Mais vous parlez naturellement, qu'en pensez-vous ?

LE CHEVALIER.

Oh ! Pour moi je suis fort aisé à contenter Madame : vous le voyez bien, je ne fais point d'incidens, est-ce que je dispute ?

ARAMINTE.

Ce n'est point à vous de contester vraiment, mais qui diantre vient nous troubler, donnez-moi ce papier Mad. des Martins, ne venez-vous pas avec moi Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

J'irai recevoir le premier quartier, Madame, ne vous mettez pas en peine, maugré bleu de la vieille folle.



SCENE XI.

Mad. des MARTINS, LE CHEVALIER.

des MARTINS.

IL n'importe, il faut toujours prendre, je vai la suivre, & je ne la quitterai point qu'elle ne soit bien persuadée.

LE CHEVALIER.

Tu me feras plaisir, mais songe au pot de Vin sur tout. C. 5 des

do do do do do do do do do do do

SCENE XII.

LE CHEVALIER, MERLIN.

LE CHEVALIER.
AH, ah, c'est toi Merlin, où est ton Maître ?

MERLIN.
Je ne sçais Monsieur, nous sommes sortis ensemble ce matin pour aller à la chasse.

LE CHEVALIER.
A la chasse ?

MERLIN.
Oui Monsieur, à la chasse de quelque argent.

LE CHEVALIER.
C'est un gibier bien rare que celui-là.

MERLIN.
Aussi pour en trouver & pour battre plus de Pais nous avons jugé à propos de nous separer, le rendez-vous de la chasse est ici, & il y a dans l'antichambre une bête que j'ai fait donner dans les toilles.



SCENE XIII.

DORANTE, LE CHEVALIER, MERLIN.

DORANTE.
Bon jour, mon pauvre Chevalier.

LE

DU TEMS, COMEDIE. 59
LE CHEVALIER.

Bon jour mon ami, tu-as des affaires, je te
laisse, ta sœur & la mienne sont ensemble, je
vai les trouver, nous t'attendons quand tu au-
ras fini; nous avons quelque chose à t'appren-
dre.

DORANTE.

J'irai vous joindre.



SCENE XIV.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur tout ce que j'ai pu faire. . .

DORANTE.

Hé bien mon enfant, où en sommes nous ?

MERLIN.

Monsieur, je vous amene ici une personne
de consideration qui fera nôtre affaire.

DORANTE.

Une personne de consideration, qui est-ce ?

MERLIN.

Un homme de robbe Monsieur, un ancien
procureur qui par delicatesse de conscience a
renoncé à la profession.

DORANTE.

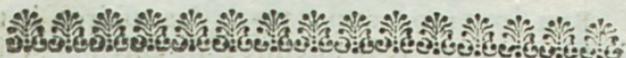
De la conscience à un procureur, cela n'est
pas commun.

MERLIN.

N'est-il pas vtai ? J'ai bien couru aussi pour
le trouver; mais je n'ai pas perdu mes peines,
entrez Monsieur, voilà peut-être un des plus
honnêtes hommes qu'il y ait à Paris.

C 6

S C E.



SCENE XV.

Mr. GRIFFARD, DORANTE,
MERLIN.

GRIFFARD.

Où Monsieur, je m'en pique, je me nomme
Griffard pour vous servir, & le Chatelet
est l'école où j'ai étudié pendant vingt années,
la vertu, l'honneur & la probité ?

DORANTE.

C'est une fort bonne école Monsieur.

MERLIN.

La peste, Mr. Griffard est un procureur de
une vieille roche, il n'est pas comme ceux d'a
présent, c'est un homme de bien, & il n'a
partenoit qu'à moi de deterrer un tresor com-
me celui-là.

DORANTE.

C'est donc Monsieur, qui me donnera les
quatre cent pistoles dont j'ai besoin ?

GRIFFARD.

Non pas Monsieur, je vous demande par-
don : mais pour vous obliger je tâcherai de les
trouver dans la bourse de mes amis.

DORANTE.

Il n'importe où vous les prenez, Monsieur
pourvu que je les aye cela suffit.

MERLIN.

Est-ce qu'on s'embarasse d'où vient l'ar-
gent ? Il n'est question que d'en avoir, &
combien de maris ne s'informent pas aujour-
d'hui, où leurs femmes prennent celui qu'el-
les dépensent.

DORANTE.

Si vous me faites trouver cet argent Mon-
sieur,

DU TEMS, COMEDIE. 61

seigneur, je vous assure que je vous en aurai obligation toute ma vie.

GRIFFARD.

L'argent est tout trouvé Monsieur, il ne s'agit que des sûretés, car vous ne faites pas un emploi, je pense.

MERLIN.

Non nous ne sommes pas pour les acquisitions, nous autres.

GRIFFARD.

On me la dit.

DORANTE.

Quelles sûretés voulez-vous Monsieur, dites.

GRIFFARD.

Je sçai que vous êtes honnête homme, je ne prendrai point les précautions qu'on prend avec d'autres, & vous me ferez seulement votre billet, ne le voulez-vous pas bien Monsieur ?

DORANTE.

Tout ce que vous voudrez, mon billet soit.

MERLIN.

L'affaire est en bon chemin. Voilà un homme comme il nous le falloit.

GRIFFARD.

Et outre le billet qui n'est qu'un acte sous sein privé, il conviendrait Monsieur, que vous me fisses par devant Notaire une obligation de pareille somme, dont je vous demanderois en justice le paiement dès le lendemain, afin que les intérêts courussent & que je puisse les recevoir sans engager ma conscience.

MERLIN.

Quelle délicatesse pour un homme du m'é-tier. Autrefois les gens de justice n'étoient point si scrupuleux que cela.

DORANTE.

Ce sont deux assurances pour une ; mais comme je vous crois honnête homme Monsieur.

C 7

GRIF-

GRIFFARD.

Helas Monsieur, nous ne nous combatrons que de civilité, on dressera l'obligation comme il vous plaira.

MERLIN.

Une obligation n'oblige presque à rien, Monsieur, cela n'est signé que de deux Notaires.

GRIFFARD.

Il faudra que la caution signe aussi.

DORANTE.

Une caution! Vous voulez une caution?

GRIFFARD.

Où Monsieur, s'il vous plaît.

MERLIN.

Je vous en servirai moi ne vous mettez pas en peine.

GRIFFARD.

Ce qui me paroît-là dedans Monsieur, est qu'il faudra que vous me fassiez encore un petit contract de constitution, dans lequel vous hypothéquerez quelque maison, quelque héritage soit à Paris ou ailleurs, terres à la Campagne.

DORANTE.

Je n'ai à l'heure qu'il est ni maison, ni héritage qui m'appartienne.

GRIFFARD.

Je le sçai bien Monsieur, ce n'est que pour la forme?

DORANTE.

Merlin.

MERLIN.

Quand on a grand besoin d'argent il faut faire les choses dans toutes les formes.

DORANTE.

Mais c'est un stellionnat.

GRIFFARD.

Justement Monsieur, vous sçavez les affaires, ce que j'en fais Monsieur, n'est que pour abroger la procednre, afin de pouvoir vous saisir.

fir.

DU TEMS, COMEDIE. 63

fir & aprehender au corps. En cas que vous fussiez refusant, ce qu'a Dieu ne plaise, de payer à la premiere sommation qui vous sera faite.

DORANTE.

Tu m'as amené-là un grand coquin.

MERLIN.

Cela est vrai Monsieur, un procureur a beau quitter la robe, il ne depouille point la vieille peau.

GRIFFARD.

Quand on a dessein de payer, entre gens d'honneur Monsieur, un stellionnat n'est qu'une bagatelle.

DORANTE.

Hé bien Monsieur, je ferai ce qu'il vous plaira, où demeure votre Notaire, allons.

MERLIN.

Que la jeunesse est aujourd'hui docile quand elle a grand besoin d'argent.

GRIFFARD.

Mais si vous veniez à mourir Monsieur le stellionnat n'auroit plus de lieu.

DORANTE.

Que voulez-vous donc que je fasse? Parlez Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

GRIFFARD.

Helas Monsieur, cela ne fera point de difficulté, & pour éviter toute contestation vous n'avez qu'à me donner des nantiffemens pour la somme.

MERLIN.

Je ne m'attendois pas à celui-là.

DORANTE.

Des nantiffemens?

GRIFFARD.

Oui Monsieur, de bonnes nipes, de vieux diamans, de la vieille vaisselle.

DORANTE.

Merlin?

MER-

MERLIN.

Nous n'avons point de nantissement à donner Monsieur, voilà l'affaire manquée.

DORANTE.

Je suis au desespoir.

MERLIN.

Et moi je creve, étranglons l'ancien Procureur pour nous consoler.

GRIFFARD.

Messieurs.

DORANTE.

Si je n'étois pas chez mon Pere Monsieur, je vous payerois comme vous le meritez de la peine que vous avez prise.

MERLIN.

Mr. Griffard, vous prenez bien des sûretés pour vôtre argent, mais vous risquez diablement vôtre personne.

GRIFFARD.

Messieurs les voyes de fait ne sont pas permises; je suis fâché que vous ne vouliez pas faire affaire-



SCENE XVI.

DORANTE, MERLIN.

DORANTE.

Voilà un marouffe qui m'a outré; que deviendrai-je mon pauvre Merlin!

MERLIN.

Ma foi Monsieur, il n'y a point à balancer, il faut jouer à quitte ou à double ce que nous avons tantôt résolu.

DORANTE.

Quoi voler mon Pere, ou ma Tante?

MER-

DU TEMS, COMÉDIE. 65

MERLIN.

Je les volerois tous deux, afin que personne n'eut sujet de se plaindre.

DORANTE.

J'ai quelque sorte de repugnance à m'y résoudre je te l'avoüe.

MERLIN.

C'est le terme qui vous fait peine, vous avez raison ne les volons point, attrapons leur de l'argent, cela sera plus honnête.

DORANTE.

Comment nous y prendre?

MERLIN.

Vôtre Pere est sorti descendons, & faites seulement mettre les chevaux neufs à son grand carosse.

DORANTE.

Ensuite que ferons-nous?

MERLIN.

Je vous en instruirai, descendons vous dis-je.

DORANTE.

Angelique & le Chevalier sont avec ma sœur,

MERLIN.

Qu'ils y demeurent.

DORANTE.

Je ne puis me dispenser de les voir.

MERLIN.

Etes-vous en état de vous montrer? Nous n'avons point de tems à perdre, suivez-moi vite.

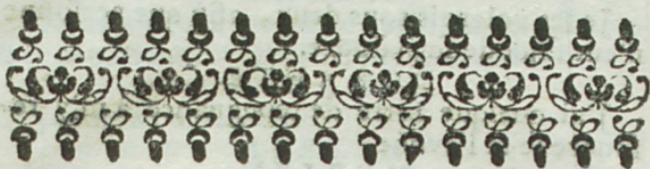
DORANTE.

Je m'abandonne à ta conduite.

Fin du second Acte.



A C



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, MARIANE.

LE CHEVALIER.

Je me donne au diable charmante Mariane, je vous échaperai prenez y garde. Je suis persécuté de tous côtés, vôtre Tante m'en levera si vous ne vous hâtez de me prendre.

ANGELIQUE.

Ne te corrigeras-tu point mon pauvre Chevalier, de ces excez de bonne opinion ?

LE CHEVALIER.

Parbleu ma sœur elle est fondée cette bonne opinion, elle est fondée, & si tu n'étoit pas ma sœur, tu me persécuterois tout comme un autre.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagant ? Tu deviendras insupportable.

MARIANE.

J'ai contribué le plus à le gâter, c'est un reproche que j'ai à me faire.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, vous m'avez gâté, vous m'avez mis dans le goût du mariage ; je suis un homme confisqué, je fais banqueroute aux bonnes
for-

DU TEMS, COMEDIE. 67

fortunes, me voilà borné, vous m'avez gâté,
vous avez raison.

MARIANE.

Vous croiez donc Mr. le Chevalier me faire
un fort grand sacrifice de vouloir prendre un
engagement.

LE CHEVALIER.

Un sacrifice ? Moindre que vous ne méritez ;
mais très grand pourtant ; la Cour & la Ville,
la robbe & l'épée ; la jeunesse, l'adolescenc-
ce, l'entredeux ages, la decrepitude même,
en épousant je sacrifie tout, je me donne au
Diable, en bonne conscience, un peu de pi-
tié pour le beau sexe, pour ce pauvre sexe, de-
voit m'empêcher de me marier.

ANGELIQUE.

Avec les airs que tu te donnes ce pauvre sexe
devoit t'assommer, & je m'étonne qu'une per-
sonne raisonnable puisse avoir du penchant
pour toi.

LE CHEVALIER.

Il est vrai je ne fais pas d'honneur au choix
d'une Dame. Celles qui m'aiment en font mi-
stere. Les unes ne viennent me voir qu'à m'a-
toilette, de peur de scandale, & les autres
ne me donnent rendez-vous qu'à minuit chez
sauvage, afin qu'on ne nous voye point en-
semble.

MARIANE.

Mais serieusement Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Où serieusement, une personne raisonna-
ble ne peut avoir de goût pour moi, & vôtre
Tante n'est pas en age de raison.

ANGELIQUE.

Il s' imagine que toutes les femmes l'aiment.
Il n'a qu'à se marier, il y en aura du moins une
qui le haira.

MARIANE.

Si c'est moi qu'il épouse, je l'aimerai tou-
jours ? Car je me promets bien que nous vi-

urons.

vrons ensemble comme si nous n'étions point mariez.

LE CHEVALIER.

C'est comme je l'entens, époufons feule-ment, nous ferons vie de fille & de garçon, & je vous deffierai bien de ne m'aimer pas.

ANGELIQUE.

Ne la mets pas au pis là deffus.

LE CHEVALIER.

Non ma fœur, époufons vous dis-je.

MARIANE.

Mon Pere, me deffendra de vous voir fitôt qu'il fçaura vos deffeins.

LE CHEVALIER.

Auffi n'ai-je pas envie qu'il le fçache, je ne fuis pas accoutumé à faire ainfi mes mariages tambour battant, cela est du vieux ftile, & j'ai vôtre Tante à menager.

ANGELIQUE.

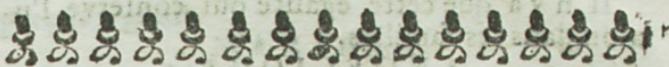
Hé je te prie ruine là mon frere, tu me prêteras de l'argent pour regagner celui que j'ai perdu.

LE CHEVALIER.

Ah parbleu volontiers. Nous partagerons tous trois fes depouilles, & fi elle ne fait pas bien les chofes, je me declare pour lors, & vous époufe à fa barbe, je l'a defole, je la defefpere, je la tuë, je l'affaffine, je la poigne; ferviteur d'une maniere ou d'une autre, je vous repons de la fuffeffion.



SCE.



SCENE I.

ANGELIQUE, MARIANE.

ANGELIQUE.

IL ne s'est jamais vû de prevention pareille à la fienné, & tu as interêt de le corriger.

MARIANE.

Je m'en garderai bien, je t'en assure, un mari de son caractère est justement ce qu'il me faut. Comme il est toujours content de lui même il ne sera jamais de mauvaise humeur.

ANGELIQUE.

Et s'il avoit effectivement des Maîtresses tu le verrois avec tranquillité ?

MARIANE.

Pourquoi non, & que me serviroit-il de m'en chagriner, j'aime le Chevalier, j'ai pour lui des vûes de mariage, parce que c'est un homme de qualité qui sçait le monde, qui ne blamera point ma conduite, & qui me laissera vivre à ma maniere. Il est trop attaché à ses plaisirs pour me contraindre dans les miens, s'il est coquet je suis coquette, & le vrai moyen de vivre en paix, c'est de n'avoir rien à se reprocher, & nous ferons un petit ménage fort à la mode sur ma parole.

ANGELIQUE.

C'est dans les mêmes sentimens que j'ai pris du goût pour ton frere. Nos humeurs sont à peu près pareilles. Il aime la depense, il n'osera blamer celle que je pretends faire, & si nous nous ruinons ce sera du moins à frais communs, & l'un n'osera pas se plaindre de l'autre.

M A-

MARIANE.

Il n'y a que cette égalité qui conserve l'union dans les familles.

ANGELIQUE.

Pour une jeune personne qui n'a encore vu le monde que de fort loin tu parois en sçavoir beaucoup.

MARIANE.

On m'a tenuë trois ans dans un convent, j'ai eu le tems de faire des reflexions,

ANGELIQUE.

Tu as fort bien profité de la retraite à ce que je vois.

MARIANE.

Je sçaurai bien mieux profiter dans le monde, & quand une fois je serai mariée, je ne pretends pas qu'il y ait un seul jour d'inutile dans toute ma semaine, premierement. . .

ANGELIQUE.

Le tems est precieux il passe vite, il n'est rien tel que de le bien employer.

MARIANE.

Il ne faut pas compter les matinées, on dort ou on est à sa toilette, il faut s'habiller ensuite, & à le bien prendre le jour naturel des jolies femmes ne commence qu'à quatre heures après dîner ordinairement.

ANGELIQUE.

Il est vrai, l'après midi des autres est le matin des Dames. Tu as raison, c'est l'usage du tems, il n'y a pas le mot à dire.

MARIANE.

A ce compte-là nous irons donc tous les matins à l'Opera ou à la Comedie.

ANGELIQUE.

Cela est fort de mon goût. J'aime les spectacles presque autant que le jeu.

MARIANE.

Nous y ferons quelque partie pour le souper.

ANGELIQUE.

Pour le souper, nous n'aurons pas encore de

DU TEMS, COMEDIE. 71

dejeuné au moins, & il fera matin chez nous, prends y garde.

MARIANE.

Cela ne fait rien, comme les gens de bon goût ne font plus qu'un repas par jour, il n'importe gueres quel non on lui donne.

ANGELIQUE.

Ah je n'y songeois pas.

MARIANE.

On se rassemble en bonne compagnie, de jeunes Seigneurs, de jolies femmes, des gens d'esprit & de bonne chere, point de Tantes, ni de Peres, j'en suis si lassé, un peu d'Abbez quelque fois.

ANGELIQUE.

Où tu as raison il en faut dans la société, & un Abbé est aussi necessaire qu'un turc ou un more dans l'équipage d'une jolie femme.

MARIANE.

Les uns joüent, les autres medisent, on dit des nouvelles, on baille, on s'ennuye, cela est divertissant.

ANGELIQUE.

Je ne conçois rien de plus agreable.

MARIANE.

On se met à table à 10. heures & on en sort à deux. On joüe au lensequenet, ou à la bafsette, jusqu'à cinq, & on ne quitte le jeu que pour faire collation, en hiver chez la Lefevre on prend du Chocolat & des Liqueurs; & en été on va manger des figues & des peches, & l'on vient se mettre au lit pour faire digestion.

ANGELIQUE.

C'est-là la petite vie que tu as projectée.

MARIANE.

Où, voilà le fruit de mes reflexions, & le plan que je me suis tracé pour vivre heureuse.

ANGELIQUE.

Tu n'as pas le merite de l'invention, & il y a long-tems que tes projets sont à la mode.

MA-

MARIANE.
Je voudrois qu'ils n'y fussent pas pour avoir
le plaisir de les y mettre.



SCENE III.

LISETTE, ANGELIQUE,
MARIANE.

LISETTE.

Toutes deux seules ? Il n'est pas difficile de
deviner le sujet de la conversation.

ANGELIQUE.

Nous disposons un regime de vie , que nous
proposons de suivre quand nous serons deve-
nues belles sœurs.

LISETTE.

Belles sœurs ? Ho j'ai bien peur si je ne m'en
mêle que vôtre alliance ne se fasse pas sur ce
pied-là.

MARIANE.

Comment donc ?

LISETTE.

Vôtre Tante est amoureuse du Chevalier.

ANGELIQUE.

Nous le sçavons , ce n'est pas là ce qui nous
inquiète.

LISETTE.

Mr. Damis est amoureux de vous , vous ne
le sçaviez pas peut-être.

ANGELIQUE.

Mr. Damis amoureux de moi !

MARIANE.

Mon Pere amoureux , qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui même , nous sommes les meilleurs amis
du monde.

A N-

ANGELIQUE.

La Tante amoureuse de mon frere, & ton Pere amoureux de moi ? Cela est trop plaisant.

L I S E T T E

Cette famille-ci en veut furieusement à la vôtre.

ANGELIQUE.

Si je ne me proposois d'épouser le fils, j'aurois bien du plaisir à ruiner le Pere.

L I S E T T E.

Que ces égards là ne vous retiennent point, je vous repons que le fils sera de moitié avec vous si vous voulez.

M A R I A N E.

Sans doute, & je m'affocierois volontiers avec le Chevalier moi pour ruiner ma Tante.

L I S E T T E.

Les bonnes entrailles de niece que voilà ! Il n'y a jamais eu dans le monde de si bons naturels que ceux d'aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Et Dorante est-il averti de l'extravagance de son Pere ?

L I S E T T E.

Non il n'est averti de rien. Il ne s'embarasse à l'heure qu'il est n'y de son Pere, ni de sa Maîtresse, il ne songe qu'à trouver de l'argent.

M A R I A N E.

A trouver de l'argent ?

L I S E T T E.

Il a quelque Lettre de change à payer, j'ai oui parler de quelque chose comme cela, mais je n'en suis pas bien informée.

M A R I A N E.

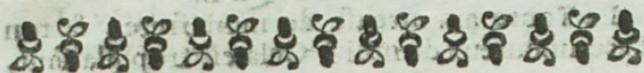
Mon frere n'est jamais un jour sans avoir quelque nouvelle affaire.

L I S E T T E.

C'est pour éviter l'oïveté. Ma's voici Merlin qui nous dira peut-être de ses nouvelles. Te voilà bien essoufflé, d'ou vieux-tu ?

D

SCE-



SCENE IV.

ANGELIQUE, MERLIN, LI-
SETTE, MARIANE.

MERLIN.

JE vieux de quitter mon Maître. Il m'a en-
voyé devant prendre langue, & sçavoir ce
qui se passe ici.

MARIANE.

Où l'as-tu laissé ?

MERLIN.

Au Chatelet, Madame.

ANGELIQUE.

Comment au Chatelet ?

MERLIN.

Où Madame, auprès de la barriere des ser-
gens.

LISSETTE.

Et que fait-il là ?

MERLIN.

Il y fait une espee d'Inventaire, il vend le
grand carosse & les chevaux neufs de Monsieur
Ion Pere, quand je suis parti on offroit de tout
dix huit cent livres, y compris Maître Am-
broise le Cocher.

MARIANE.

Quelle extravagance ? vendre le carosse de
mon Pere, à quoi s'expose-t'il ?

MERLIN.

Il ne s'expose qu'à du bruit, & nous étions
exposez à quelque chose de pis, si nous n'a-
vions pas pris le bon parti.

ANGELIQUE.

Voilà de terribles extremitéz.

MER-

M E R L I N.

Dans les maladies defesperées les remedes violens font necessaires, mon Maître étoit cofre sans cette resourcc-là.

M A R I A N E.

Et accommodera-t'il ses affaires avec ces dix huit cent livres encore.

M E R L I N.

Non Madame, la Lettre de change est de quatre cens Louïs, a quatorze Francs piece. Pour payer une si grosse somme vous voyez que nous sommes bien modestes, de n'avoir vendu que des chevaux & une carosse.

L I S E T T E.

Mr. Damis vous est bien redevable assurement.

A N G E L I Q U E.

Et comment Dorante fait-il donc pour le reste de la Lettre de change?

M E R L I N.

Il ne vend plus rien, nous avons mis en gages.

L I S E T T E.

Et que diantre y avez-vous pû mettre?

M E R L I N.

Une tapifferie de Damas cramoisi garnie d'une frange d'or, avec le lit & les chaufes affortiffantes.

M A R I A N E.

L'ameublement de la chambre de mon pere?

M E R L I N.

Oui Madame.

L I S E T T E.

En voici bien d'un autre.

A N G E L I Q U E.

Il faut que Dorante ait perdu l'esprit.

M E R L I N.

Il n'a pas perdu le jugement, je vous en repons. C'est peut-être un des meilleurs tapiffiers qu'il y ait en France, & je ne m'y prends pas mal aussi. Tout a été detendu en moins de

D 2

rien.

rien. Cela n'est pas trop bien plié à la vérité & le meuble sera un peu chiffonné, mais pour le r'accommoder nous le mettons en presse.

L I S E T T E.

Et comment diantre avez-vous fait? Emporter tout cela sans qu'on vous ait vû.

M E R L I N.

Nous n'avons rien emporté mon enfant, nous avons tout jetté par les fenêtres.

L I S E T T E.

Voilà une belle maniere de demenager.

M E R L I N.

Deux de nos amis étoient en bas, avec un fiacre pour recevoir les paquets.

L I S E T T E.

Et tu vieux ici chercher ton Maître; aura-il le front d'y revenir?

M E R L I N.

Pourquoi non? Nous y avons encore des affaires.

M A R I A N E.

Mon pere va faire un vacarme effroiable.

A N G E L I Q U E.

Il est en droit d'être en colere.

M E R L I N.

Lui point du tout Madame, nous n'avons point de tort dans tout ceci, & il ne doit s'en prendre qu'à lui même. Il ne donne point d'argent, on en emprunte, il le faut rendre, on fait main basse sur les meubles, il n'y a rien de plus naturel, & dans ce tems-ci sur tout que les Officiers sont à Paris, quand des Peres ou des Maîtresses vieilles ne veulent pas contribuer de bonne grace aux necessitez pecuniaires de la jeunesse, on les y force par execution militaire, ce sont les regles, nous sçavons la guerre.

M A R I A N E.

Je ne veux point me trouver ici, quand mon Pere reviendra de la Ville.

A N.

ANGELIQUE.

Ni moi non plus affurement.

MARIANE.

Tu as là bas un carosse, allons chez toi, le Chevalier & mon frere y viendront peut-être.

ANGELIQUE.

Allons, nous n'entendrons l'orage que de loin du moins.

LISETTE.

Pour moi qui ne le craint point, je l'attendrai de près, & je veux voir la fin de l'aventure.

ANGELIQUE.

Tu nous en viendras dire des nouvelles.

de de de de de de de de de de de

SCENE V.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Tout ceci ne promet rien de bon pour toi, & l'orage pourroit bien crever sur tes épaules.

MERLIN.

Le tonnerre aura beau gronder, il ne tombera pas, & je trouverai si bien les choses dans la suite, que le bon homme me sçaura gré d'en être quitte à si bon compte.

LISETTE.

Je te conseille de ne pas essuyer ses premiers mouvemens.

MERLIN.

Je leur donnerai le tems de s'apaiser, nous avons quelques petites mieurceitez à faire à la Tante.

LISETTE.

Tu appelles cela des mieurceitez ?

D 3

MER-

Où, il faut qu'elle paye aussi sa part des contributions Militaires; nous l'avons taxée, mon Maître va venir, dis-lui qu'il m'attende, je vais changer d'habit & de figure, & je défierai le Père & la Tante de me reconnoître.



SCÈNE VI.

LISETTE seule.

VOilà Dieu merci toute la famille dans des situations assez embarrassantes, & je ne sçai comment tout cela finira, passe encore pourvû que la jeunesse soit contente, les vieillards sont faits pour être dupes, c'est une ancienne regle, & pour empêcher qu'elle ne change, il n'y a presque point de personnages que je ne sois capable de faire; mais voici Mr. Damis, il ne sçait rien encore; car il me paroît de bonne-humeur.



SCÈNE VII.

DAMIS, LISETTE, LE LAQUAIS.

DAMIS.

HE bien Lisette, as-tu revû Mad. des Maris? A-t'elle eu reponse de nôtre partie? ce fera-t'elle ce soir?

LISETTE.

Où Monsieur, la personne dont elle vous a par-

a parlé doit aller à l'Opera avec vuë de ses amies, où Mad. des Martins ira les prendre, & où on vous prie de vous trouver incognito.

DAMIS.

Elle me la déjà dit. Je me mettrai dans quelque coin de seconde loge, je sçai comme cela ce fait, & il y a dans ma garde-robe un manteau rouge, & un chapeau garni d'un plumet qui me servent dans les bonnes occasions.

LISETTE.

Vous êtes un petit dissimulé, qui conduisez bien vôtre barque.

DAMIS.

Je t'en reponds, & en sortant de l'Opera j'irai moi même sans être connu commander le souper chez la Guerbois, & prendre chez Darlu du vin de Champagne.

LISETTE.

Cela est fort bien imaginé, vous avez toutes les alléures d'un jeune homme.

DAMIS.

J'en ai aussi toutes les inclinations Lisette, & j'ai été un compere autre fois.

LISETTE.

Je ne m'étonne pas si Monsieur vôtre fils fait des siennes, il a de qui tenir.

DAMIS.

Il ne vaudra jamais ce que j'ai valu. J'ai bien fait de bons tours en ma vie oui.

LISETTE.

Sans ceux que vous prétendez faire encore, & malgré tout cela Dorante ne vous en devin rien sur ma parole.

DAMIS.

Oui d'a, c'est un gaillard à qui je fais bien de tenir un peu la bride haute, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Oh par ma foi il a pris le mors aux dents, & il fait de belles galopades.

DAMIS.

Qu'il galope tant qu'il lui plaira, tant qu'il

D 4

n'au-

n'aura pas plus d'argent que je lui en donne, je le deffierai bien d'échaper à l'autorité paternelle, & de rien faire contre ma volonté.

L I S E T T E.

Ne jurez de rien de peur de vous tromper.

D A M I S.

Comment ?

L I S E T T E.

Je dis que vous faites bien Monsieur de le tenir aussi dans le respect & dans l'obéissance qu'il vous doit.

D A M I S.

N'est-il pas vrai ? Pour mener ces Dames à l'Opera je vais envoyer mon grand carosse, chez Mad. des Martins.

L I S E T T E.

Ne lui envoyez que le petit, vous ferez beaucoup mieux.

D A M I S.

Non je veux lui envoyer le grand, & mes chevaux pommelez, cela aura meilleur air, hé là quelqu'un, Laquais ?

L I S E T T E.

Gare l'orage.

L E L A Q U A I S.

Que vous plaît-il Monsieur ?

D A M I S.

Qu'on me fasse monter mon cocher M. Ambroise, je veux lui parler à lui même.

L E L A Q U A I S.

Le voilà justement qui vous demande Monsieur, il a aussi quelque chose à vous dire.

D A M I S.

Qu'il entre.

L I S E T T E.

Le Maître Ambroise aparemment s'est échappé de l'inventaire.



SCÈ-



SCENE VIII.

DAMIS, LISETTE, M. AMBROISE.

DAMIS. **A** Prochez M. Ambroise quel équipage est-cela ? Qui a-t'il de nouveau ?

AMBROISE. *avec son Manteau de Cocher à la main & son foïet de l'autre.*

Il y a que je ne veux plus vous servir Monsieur, & que je veux vous demander mon congé & mes gages s'il vous plaît.

DAMIS. Comment donc ton congé ?

AMBROISE. Oui mon congé, il faudroit que j'eusse bien peu de cœur de demeurer chez vous après la piece que vous me venez de faire ?

DAMIS. Que veut donc dire cet animal là ?

LISETTE. Ne prenez pas garde à ce qu'il dit Monsieur, il est yvre peut-être.

AMBROISE.

Oh palfangé non je ne le suis pas, & cela n'est ni beau, ni honnête d'en user de la maniere.

DAMIS.

Il faut qu'il soit devenu fou.

AMBROISE.

Est-celà la recompense de vous avoir si bien servi, m'envoyer à la porte du Chatelet pour me vendre à un inventaire, encore vouloient-ils m'avoir par dessus le marché.

D 5. D A-

DAMIS.

Y comprends-tu quelque chose ?

LISETTE.

Le pauvre garçon extravagance assurément. Ne le faites pas parler davantage Monsieur ?

DAMIS.

Il faut voir s'il continuera. Vieux ça, quel galimatias me fais-tu de Chatelet, d'inventaire.

AMBROISE.

Hom que cela est Judas, je ne l'aurois jamais cru. Depuis six mois je vais tous les jours, chez le fellier pour lui faire faire un carrosse à ma fantaisie & qui me fasse un peu d'honneur.

DAMIS.

Est-ce que tu n'est pas content du fellier parle.

AMBROISE.

Le fellier ? C'est un fort honnête homme.

DAMIS.

A qui en as-tu donc ?

AMBROISE.

Il m'avoit fais un frere à ma propice, où je dormois tout à mon aise, en vous attendant les soirs dans la rue de Seine.

LISETTE.

Vous allez les soirs dans la rue de Seine Monsieur, ces visites là sont dangereuses.

DAMIS.

C'est un maraut qui ne sçait ce qu'il dit.

AMBROISE.

Il y a plus d'un an que je laisse venir ma bamba en crochetre pour être digne de mener un si beau carosse.

DAMIS.

Ce coquin là me fait perdre patience.

AMBROISE.

Encore si vous m'aviez laissé les chevaux pour me consoler, j'y avois mis mon affection, &

de-

depuis que ma femme est morte je n'ai jamais eu de tendresse que pour ces betes là.

D A M I S.

Oh si tu ne finis je t'assommerai.

A M B R O I S E.

Je connois plus de cent personnes qui ne les valent pas.

D A M I S.

Où ils valent beaucoup assurément, mais que veux-tu dire par là ?

A M B R O I S E.

Je veux dire Monsieur, que vous avez grand tort de les avoir vendus.

D A M I S.

J'ai vendu mes chevaux, moi ? Lisette.

L I S E T T E.

Il ne sçait ce qu'il dit Monsieur, il confond les gens, je vous prend pour une autre.

D A M I S.

Mais quelle diantre de vision t'es-tu mis en tête ? Surquoi t'imaginer que j'ai vendu mes chevaux.

A M B R O I S E.

Sur ce que je l'ai vu Monsieur, il n'y a point d'imagination là dedans. Cela me fend le cœur d'y penser seulement, ces pauvres chevaux pleuroient en me quittant, ils tournoient de tems en tems la tête, & il m'étoit avis qu'ils me disoient adieu Maître Ambroise nous ne nous verrons plus.

D A M I S.

Quoi tu as vu . . .

A M B R O I S E.

J'ai vu, j'ai vu emmener tout l'équipage & bailler de l'argent de Monsieur votre fils, que faut-il d'avantage ?

D A M I S.

De l'argent à mon fils, ah je suis trahi ma pauvre Lisette.

L I S E T T E.

Cela me surprend qu'il ait fait un tour com-

D 6

me

me celui-là, vous lui tenez la bride si haute.

DAMIS.

Je suis volé te dis-je, & ce coquin-là a été d'intelligence.

AMBROISE.

Morgué Monsieur, ne vous gauffez pas de moi d'avantage, je suis déjà assez fâché de l'aventure.



SCENE IX.

DAMIS, ARAMINTE, M. AMBROISE, LISETTE.

ARAMINTE.

Qu'est-ce donc que tout ceci mon frere.

DAMIS.

Ah ma sœur je suis au desespoir, & mon frere de fils me fera mourir.

ARAMINTE.

Il n'est pas question de vôtre fils, vous vous plaignez toujours de lui, & le pauvre garçon, est bien à plaindre d'avoir un pere aussi fou que vous.

DAMIS.

Comment ? Il est bien à plaindre.

ARAMINTE.

Il faut que vous ayez perdu l'esprit au moins de faire les extravagances que vous faites.

AMBROISE.

Morgué c'est ce que je lui dis, il n'en veut rien croire.

DAMIS.

A qui diantre en avez-vous donc ma sœur ?

ARAMINTE.

Je voudrais bien sçavoir de quoi vous vous

avi-

avifez de vous deffaire fans m'en avertir de vô-
tre lit & de vôtre Tapifferie.

AMBROISE.

Palfangucine il est en train de vendre.

DAMIS.

Vous vous moquez de moi ma fœur.

ARAMINTE.

Vous vous moquez de moi vous même, il
n'y a plus que les quatre murailles dans vôtre
chambre.

DAMIS.

Ah ciel? Autre nouveau chagrin ma pauvre
Lifette.

LISETTE.

Monsieur vôtre fils s'échape à l'autorité pa-
ternelle, comme vous voyez.

ARAMINTE.

Vendre de fang froid le plus beau meuble
qu'il y eût en France.

DAMIS.

C'est mon pendent de fils, ma fœur qui.

AMBROISE.

Bailler pour rien le meilleur carosse de tout
Paris.

ARAMINTE.

Quoï le grand carosse?

AMBROISE.

Et les gros chevaux Madame, les gros che-
vaux.

ARAMINTE.

N'avez-vous point de honte à l'âge où vous
êtes.

DAMIS.

Je vous dis ma fœur encore une fois que.

ARAMINTE.

Et fy taifez-vous, vous ne fçauriez dire que
de mauvaises raisons.

DAMIS.

Je vous dis encore une fois que les chevaux
& le Carosse, c'est vôtre neveu qui les a ven-
dus, & qui en a reçu l'argent, parlez n'est-il
pas vrai?

A M B R O I S E.
Oui Madame, dix neuf cent livres; j'ai eu dix écus moi pour le vin du marché.

L I S E T T E.

On vous attend à l'Opera Monsieur.

D A M I S.

Je m'y en vais, quelque chagrin que j'aye je ne veix point manquer la partie, adieu monsieur, nous ne serons plus exposez à de pareilles aventures, je trouverai bien le moyen de me faire rendre mes meubles & mon équipage, & dès demain je travaillerai à mettre mon coquin dans un lieu dont il ne vendra pas les tapisseries.

A R A M I N T E.

Vous ferez fort bien mon frere, vous ferez fort bien.

D A M I S.

Pour toi marouffe va mettre les chevaux à ma calèche, & tu iras m'attendre dans la place du Palais Royal.

A R A M I N T E.

Est-ce que vous sortez à pied mon frere.

D A M I S.

J'ai des personnes qui m'attendent à la porte du jardin. Feras-tu ce que je te dis?

A M B R O I S E.

Je n'ay pas le cœur Monsieur, de rentrer dans l'écurie depuis que. . .

D A M I S.

Marcheras-tu? Ha je t'apprendrai à obeïr à d'autre qu'à moi.

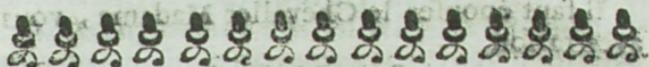
A M B R O I S E.

Voyez un peu; morguemme, est-ce ma faute si Monsieur vôtre fils est un fripon.

D A M I S.

J'ai le cœur si outré de colere que je ne puis demeurer ici davantage, & si ce fripon-là se présente devant moi, je ne reponds pas de ce que je pourrai faire.

S. C. E.



SCENE X.

ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

OH pour le coup, il a bien raison d'être fâché,
& c'est un méchant garnement que mon
neveu n'es-n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Ma foi Madame, toutes choses ont deux fa-
ces, Dorante est un peu trop alerte peut-
être ? Mais Mr. Damis est un étrange homme ;
sçavez-vous où il va à l'heure qu'il est ?

ARAMINTE.

Où dis ?

LISETTE.

A l'Opera Madame, à un rendez-vous avec
quelque Maitresse ; le bel exemple !

ARAMINTE.

Le debauché.

LISETTE.

Oh les mauvaises manieres du Pere autori-
sent un peu celles du fils franchement.

ARAMINTE.

Tien mon enfant tu as raison, le pere & le
fils ne valent rien tous deux, & je suis la per-
le de la famille moi.

LISETTE.

Il est vrai Madame.

ARAMINTE.

Ils voudroient me voir morte, tous tant qu'ils
sont, & ils tremblent de peur que je ne me
marie ; mais je vivrai cent ans, pour leur faire
dépit je me marierai, s'il plaît à Dieu.

L I S E T T E.
 Vous augmentez son affliction, voilà un garçon au deſeſpoir au moins, ſi vous y prenez garde.

D O R A N T E.
 Je ſuis dans le dernier accablement ma pauvre Liſette.

L I S E T T E.
 Il me fait pitié.

A R A M I N T E.
 Il ne m'en fais point à moi, c'eſt un fripon, vendre les meubles & le caroffe de ſon pere!

D O R A N T E.

Hé à quoi ſervent ces reproches? De grâce, oui je les ai vendus, je les ai mis en gage, vous ne m'apprenez rien de nouveau, ne le ſçais-je pas bien; que je hai les diſcours inutiles.

A R A M I N T E.

Et pourquoi les vendre? Pourquoi les engager?

D O R A N T E.

Ah voilà une queſtion admirable! Une femme de bon ſens peut-elle demander cela, pourquoi vendre, pourquoi mettre en gages; pour avoir de l'argent ma Tante, pour avoir de l'argent.

L I S E T T E.
 Il parle fort juſte Madame, vous voyez bien qu'il n'a pas tort, il n'y a rien de plus naturel.

A R A M I N T E.

Hé bien, mais puifqu'il n'a pas tort, pourquoi donc eſt-ce qu'il ſe deſeſpere.

D O R A N T E.

Hé ce n'eſt pas de ce que j'ai fait à mon Pere ma Tante, je regarde cela comme une bagatelle, voilà bien de quoi vraiment.

A R A M I N T E.

Comment voilà bien de quoi?

D O R A N T E.

Oui ma Tante, j'ai pris de l'argent à mon Pere, j'ai fait mon metier, chacun ne fait-il pas

pas le sien dans le monde ? Le marchand pille le public, le procureur vole ses parties, le gentilhomme plume le païfan, la jeune coquette ruine son amant, un Chevalier ruine une vieille coquette, & tout ce qu'il y a d'honnêtes gens font-ils scrupules de s'approprier le bien d'autrui, quand ils peuvent le faire sans craindre les reprimandes de la justice.

L I S E T T E.

Cela est vrai Madame, un enfant de famille bien réglé quand il a besoin d'argent fait mieux d'en prendre à son Pere qu'à tous autres.

D O R A N T E.

Quelque bien acquis que l'argent puisse être, il ne me fait point de profit ma pauvre Lisette, & j'ai trouvé en mon chemin un coupe gorge, une maudite bassette où j'ai laissé tout jusqu'au dernier double,

A R A M I N T E.

Tu as perdu ton argent ? Misérable.

D O R A N T E.

Où ma Tante, & vous me voyez au desespoir.

L I S E T T E.

Hé là, là Monsieur, ne vous desesperez point, Monsieur votre Pere est sorti, il y a encore de bonnes nipes dans la maison.

D O R A N T E.

Ma Tante, ma chere Tante, je n'ai d'autre ressource qu'à vous.

A R A M I N T E.

Ote-toi de mes yeux coquin, ôte-toi de mes yeux.

D O R A N T E.

Prêtez-moi seulement trois ou quatre cent pistoles.

A R A M I N T E.

Trois ou quatre cent pistoles, je ne te veux jamais voir.

D O R A N T E.

Je ne vous demanderai rien de ma vie.

A R A -

DU TEMS, COMEDIE. 91

ARAMINTE.

Je ne te le conseille pas. Je n'ai rien à donner.

DORANTE à genoux.

Ma chere, mon aimable, ma belle, ma charmante, mon incomparable, ma divine Tante ne me refusez pas je vous en conjure.

LISEPTE à genoux.

Ce spectacle est touchant Madame, aurez vous le courage de le refuser.

ARAMINTE.

Si je le refuserai? Je donnerois plutôt ma vie que de l'argent; je n'en ai point.

DORANTE.

Ah je sçai que vous en avez, & je vous prie de m'en prêter.

ARAMINTE.

Tu sçais que j'en ai? Tu m'épies donc pour me voler, aussi bien que ton Pere; oh! Quand j'en aurois je ne t'en prêterois pas.

DORANTE.

Où ma Tante, vous me refusez?

ARAMINTE.

Je suis inexorable.

DORANTE.

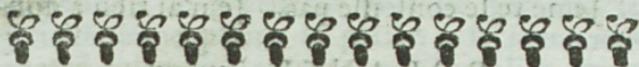
Vous avez des manieres avec moi, donc je vous corrigerai avant qu'il soit peu ma bonne Tante.

ARAMINTE.

Et vous vous avez des airs mon neveu, dont vous ferez fort bien de vous défaire; mais que veut cet homme là.



SCE.



SCENE XII.

ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN *deguisé en exempt.*

J'Entre un peu brusquement n'est-ce pas, & je parois peut-être incivil à la compagnie, mais c'est ma manière, je suis sans façon comme vous voyez, & je n'ai pas coutume de me faire annoncer.

DORANTE.

Que demandez-vous? Qui êtes-vous Monsieur, pour en user si librement.

MERLIN.

Parbleu quand on vient de la part de la justice, on n'est pas obligé d'observer si exactement certaines bien seances.

ARAMINTE.

Comment de la part de la justice.

LISETTE.

C'est-ce maraut de Merlin.

ARAMINTE.

La justice est bien impolie, allez lui dire qu'elle aprenne à vivre, mon petit ami.

MERLIN.

Mon petit ami, à qui croit-on parler, hola quelqu'un, mes gens, la Roche, Brise fer, la Forêt, la Balafre. . .

ARAMINTE.

Quels noms & quelles gens ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Je me comprends rien à tout ceci Madame.

MER-

MERLIN.
 Mon petit ami, mon petit ami, ah vraiment nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Il ne faut point tant vous formaliser Monsieur, on ne sçait qui vous êtes.

MERLIN.

Je suis exempt de la monnoye Monsieur, & quand je vais quelque part avec le detachment que je commande, les gens la qui j'a affaire n'ont qu'a se bien tenir.

ARAMINTE.

Misericorde un exempt de la monnoye dans la maison, ah malheureux nous sommes perdus, tu te mêle de faire la fausse monnoye.

DORANTE.

Moi ma Tante.

MERLIN.

Ce n'est point Monsieur, que mes ordres regardent Madame, & je ne suis chargé seulement que de transporter ici, dans l'apartement de Madem. Claire, Ursule, Ildegonde, Araminte.

ARAMINTE.

Dans mon apartement Monsieur.

DORANTE.

Quoi ma Tante vous des pistoles.

MERLIN.

Ouï Madame, & j'y dois faire une ample exacte & serieuse perquisition dans toutes les chambres, coffres, caassettes, armoires, cabinets, tiroirs, poches, bources, sacs, &c. qui se trouveront avoir l'honneur de vous appartenir.

ARAMINTE.

Vous fouillerez par tout Monsieur; & peur-quoi s'il vous plaît?

MERLIN.

Pour mettre en liberté quantité de pauvres vieilles especes d'or & d'argent, qu'au prejudice des ordonnances vous retenez injustement



ment prisonnières, j'ai ordonné d'en faire la confiscation, & de vous condamner en outre à une amende de six mille Livres.

A R A M I N T E.

Faire la confiscation de mon argent mon pauvre neveu, je suis perdue.

D O R A N T E.

Ah vous en avez donc ma Tante, & vous ne voulez pas m'en prêter.

A R A M I N T E.

Me voilà ruinée ma pauvre Lisette.

L I S E T T E.

A quoi songez-vous aussi, la belle conduite d'amasser de l'argent, que ne faites-vous comme Monsieur, il n'est point sujet à ces inconveniens-là.

M E R L I N.

On me fait perdre ici bien du tems Madame, j'ai d'autres confiscations à faire que la vôtre, & que diable dépechons-nous s'il vous plaît.

A R A M I N T E.

Avec un peu d'argent ne pourroit-on point attendre cet honnête homme là.

L I S E T T E.

Si c'étoit un Commissaire, encore votre affaire seroit bientôt faite, ce sont des Messieurs, qui savent vivre.

D O R A N T E.

Je vais lui faire quelque proposition; Monsieur l'exempt on a quelque chose à vous dire, ne peut-il point y avoir quelque accommodement?

M E R L I N.

Des accommodemens, pour qui me prend-on; allez m'attendre là bas vous autres. Ca voyons de quoi est-il question.

D O R A N T E.

Ma Tante n'a point de vieilles especes Monsieur.

M E R L I N.

C'est ce qu'il faudra voir; cela gist en preuve.

FC.

L I-

L I S E T T E.

Qu'il est rebarbatif Madame

A R A M I N T E.

Il a l'air d'un mechant pendart.

D O R A N T E.

Il faut qu'elle vous fasse present de cent pistoles.

M E R L I N.

Fi Monsieur, hola, hola la Roche Balafre.

D O R A N T E.

Voilà un exempt bien honnête homme, ma Tante.

A R A M I N T E.

Il faut pourtant tâcher de le corrompre.

D O R A N T E.

Ne vous contenteriez-vous pas de deux cent Louis Monsieur.

M E R L I N.

Comment deux cent Louis, sont-ce ici des jeux d'enfants Monsieur, pour qui me prend-on, la Forêt, la Bal.

D O R A N T E.

Mais Monsieur, deux cent Louis.

M E R L I N.

Non Monsieur le Plenipotentiaire, non, à moins de trois cent pistoles, il n'y a rien à faire, je fouille par tout & je mene Madame en prison pour l'amande.

D O R A N T E.

Oh Monsieur, pour l'amande il ne faut pas qu'il en soit parlé.

M E R L I N.

Non Monsieur, je ne la remetrai point à moins que Madame ne vous donne cent pistoles à vous pour avoir accommodé l'affaire.

A R A M I N T E.

Comment cent pistoles ?

D O R A N T E.

Ne vous chagrinez point ma Tante, je ne les prendrai pas.

M E R-

M E R L I N.

Vous les prendrez Monsieur, où il n'y a rien de fait.

L I S E T T E.

Voilà un exempt bien obstiné.

A R A M I N T E.

Hé bien Monsieur, je les lui donnerai, là là ne vous mettez pas en colère, je vais vous chercher votre affaire.

D O R A N T E.

Aportez aussi la mienné ma Tante, puisque Monsieur le veut absolument, il romproit l'accommodement sans cela, je vous en avertis, nous vous attendons dans ma chambre.

A R A M I N T E.

Viens avec moi ma pauvre Lisette, ah maudite fortune me voilà bien guerie de la passion d'amasser de l'argent.

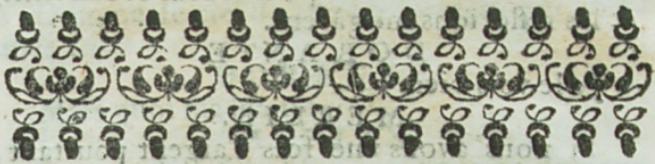
L I S E T T E.

Cet exempt ne sera pas utile à bien du monde. Il n'y a guere de gens à Paris qui doivent craindre pareille avanture.

Fin du troisieme Acte.



A C-



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, MERLIN.

DORANTE.

L'Argent de ma Tante tarde bien à venir,
voilà une l'enteur qui m'impatiente.

MERLIN.

Et moi aussi Monsieur, mon deguisement
dure trop long-tems, je commence à en crain-
dre les suites.

DORANTE.

Que diantre peux-tu craindre ?

MERLIN.

Que sçait-on ? Le retour de vôtre Pere, le
carosse & la tapisserie l'auront déjà mis de
mauvaise humeur, s'il me trouvoit ici comme
me voilà, je porterois la folle enchere de tou-
tes nos aventures, ou continuons d'attendre
dans vôtre chambre, ou sortons tout à fait de
la maison.

DORANTE.

Je ne te croyois pas si poltron.

MERLIN.

Je ne le suis point Monsieur, & vous sça-
vez avec qu'elle ardeur je me porte d'abord
aux entreprises les plus hazardeuses, mais

E

quand

quand l'action dure trop, l'ardeur se rallentit,
& les reflexions me gâtent.

DORANTE.

Je le vois bien.

MERLIN.

Si nous avons une fois l'argent pourtant,
comme l'action sera finie, je ne serai plus si
timide, & vous verrez que je deviendrai hardi
sur nouveaux fraix.

DORANTE.

Je n'ai pas mal joié mon rolle dans tout ce-
ci, dis, n'est-il pas vrai ?

MERLIN.

A merveilles, oh lorsqu'on travaille sous
un Maître comme moi, on devient bientôt
habile homme, & en fait de fourberie inge-
nieuse, je crois sans vanité que par tout Pais
vous & moi nous en vaudrons toujourns bien
deux autres. Mais Monsieur, l'argent ne vient
point.



SCENE II.

DORANTE, MERLIN, LI-
SETTE.

DORANTE.

Donne toi patience, voilà Lisette. Hé bien
mon enfant ?

LISETTE.

Ah Monsieur, que vous avez perdu une bel-
le occasion.

DORANTE.

La tromperie seroit-elle decouverte ?

MERLIN.

L'affaire a manqué, mes inquietudes étoient
fondées.

LI-

L I S E T T E.

Comme le ciel se rit des projets des hommes !

D O R A N T E.

Mais quoi ma Tante. . .

M E R L I N.

Je vous le disois bien que nous ne tenions pas encore son argent. Abandonnons le champ de bataille de peur d'accident. Croyez-moi Monsieur, tirons nos chausses.

L I S E T T E.

Si l'on avoit prévu les choses. . .

D O R A N T E.

Que je suis malheureux, comment payer la lettre de change.

M E R L I N.

Et les vaccations de l'exempt, surquoi les prendre.

L I S E T T E.

Vous êtes des ignorans l'un & l'autre.

D O R A N T E.

Nous avons si bien commencé cette affaire, elle étoit en si bon chemin.

M E R L I N.

Ah parbleu, je deffie tête d'homme de conduire plus élégamment une fourberie, on ne m'apprendra morbleu pas mon métier.

L I S E T T E.

Vous êtes des imbeciles vous dis-je, il falloit la suivre, & vous auriez eu mille pistoles, au lieu de quatre cent que je vous apporte.

D O R A N T E.

Que dis-tu ? Tu as les quatre cent pistoles ?

L I S E T T E.

Où Monsieur.

M E R L I N.

Maugrebleu de la masque avec les frayeurs qu'elle m'a faites.

D O R A N T E.

Tu viens de me donner un mauvais quart d'heure.

E 2

L I

L I S E T T E.

J'apporte avec moi dequoi vous remettre ,
mais je suis sûre qu'il ne tenoit qu'a vous d'en
avoir une fois d'avantage.

M E R L I N.

L'accommodement a été fait sur ce pied-là ,
nous sommes gens d'honneur , il faut s'en ten-
nir aux termes du traité.

D O R A N T E.

Merlin a de la bonne foi , comme tu vois.

M E R L I N.

Je ne dis pas que dans la suite , puisque la
tante est de si bonne volonté , nous n'en pro-
fitons pas de quelque autre maniere : pour à
présent donne nous l'argent & decampons
Monsieur , s'il vous plaît.

L I S E T T E.

Nous pouvons le partager ici en toute sûre-
té , car il faut bien que ma part s'y trouve.

D O R A N T E.

Cela est trop juste.

L I S E T T E.

Vôtre Pere soupe en Ville , & vôtre Tan-
te en a pour une heure à refermer son coffre
fort.

D O R A N T E.

Elle a été bien fâchée de l'ouvrir , dis Li-
sette.

L I S E T T E.

Je vous en repons , elle ne l'a ouvert qu'a-
prés avoir fermé tous les verroux de toutes les
portes de son appartement, encore ne se croyoit-
elle pas en sûreté , & elle regardoit toujours
derriere-elle si Monsieur l'exempt n'y étoit
point.

M E R L I N.

Comme les gens de justice se font craindre ,
ce n'est pas sans raison ils sont la terreur des
coffres forts.

L I S E T T E.

Le sien est fermé de plus de vint clefs je
pense ,

DU TEMS, COMEDIE. 101

pense, elle faisoit de grands soupirs à chaque ressort qu'elle ouvroit, & des reflexions.

DORANTE.

Nous ne les avons pas entendues, mais elles n'ont pas laissé de nous ennuyer.

LISETTE.

Enfin à force de sanglots le coffre s'est ouvert, & j'ai apperçu une grande poche de charmois toute neuve qu'elle regardoit si piteusement.

MERLIN.

La pauvre femme! Vous ne pleurez point Monsieur vous n'êtes guere tendre.

DORANTE.

Que tu est extravagant Merlin.

LISETTE.

Il faut qu'il y ait pour le moins deux mille Louïs vieux dans cette poche-là. Elle la tirée avec une main seche & tremblante, & elle n'a pas eu la force de la soutenir, elle la laissée tomber de douleur.

MERLIN.

Quelle pitié! Cette pauvre bourse de charmois toute neuve, cela me fend le cœur.

LISETTE.

Mais tai toi donc Merlin, ou je ne pourrai pas achever.

MERLIN.

Il est vrai que je suis trop bon: mais que diantre avons-nous affaire aussi de ton recit pitoyable? Elle ta livré l'argent, il ne nous importe pas de quelle maniere, donne seulement.

LISETTE.

Elle me la livré, mais avec des regrets!

MERLIN.

Hé bien, pour les regrets on te les laisse, ce sont tes profits, garde les pour toi, nous ne voulons que l'argent te dis-je.

LISETTE.

Oh doucement, s'il te plaît, le voilà Monsieur,

fiour, sitôt que j'en ai eu j'ai pris la poste pour vous l'aporter le plus vite qu'il m'a été possible.

DORANTE.

Je te suis trop redevable ma chere Lisette, voilà dix pistoles que je te donne pour la diligence que tu as faite.

LISETTE.

Vous avez trop de bonté Monsieur.

MERLIN.

Si on payoit comme cela toutes tes courses tu deviendrois riche en peu de tems.

LISETTE.

Votre sœur est chez votre Maîtresse, je vais leur rendre compte de cette aventure.

DORANTE.

Dis leur qu'elles viennent, & que j'ai de l'argent.



SCENE III.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

OH ça Monsieur, vous avez payé grassement la course de Lisette, j'espère que vous en userez de même avec moi.

DORANTE.

Cela est trop raisonnable; qu'est-ce que je te dois.

MERLIN.

Il y a trois articles Monsieur, le carosse, & les chevaux, l'ameublement, & la poche de chamois, il me faut déjà le droit de l'invention pour tout cela.

D.O.

DORANTE.

Cela est d'une longue discussion; nous verrons cela une autrefois Merlin.

MERLIN.

Pour avoir plutôt fait je ne demande que les vacations de l'exempt, frais, mises & loyaux couts, je vous remets le reste.

DORANTE.

Parbleu tu es trop honnête, que te faut-il ?

MERLIN.

Premierement, j'ai mené deux fois au cabaret les quatre coquins qui faisoient les archers, & le fripier qui m'a fourni le juste au corps, j'ai eu la peine de les enyvrer. Cela vaut tout au moins quatre pistoles.

DORANTE.

Quatre pistoles, soit, voila qui est fini ?

MERLIN.

Il eut pour le loüage de l'habit.

DORANTE.

Cet article est compris dans l'autre ?

MERLIN.

Oh non, en conscience Monsieur, j'ai promis quinze écus au fripier, si l'affaire réussit.

DORANTE.

Quinze écus pour le loüage d'un habit, qui n'en vaut pas quatre.

MERLIN.

Qui n'en vaut pas quatre? Le fripier ne le donneroit pas pour cinquante, vous moquez-vous? C'est un juste au corps avec lequel on est sûr de réussir dans les expéditions les plus hardieuses, & qui a été sept ans double de la peau d'un garçon Normand.

DORANTE.

Je te dis que je n'ai pas le tems de m'arrêter.

MERLIN.

Songez du moins à acquitter la Lettre de change, afin qu'il ne nous arrive point d'accident.

104 LES MOEURS
DORANTE.

Morbleu Merlin, je ne puis m'y résoudre, & je ne sçache rien de plus cruel que de donner de l'argent à des coquins qui vous ont fait enrager.

MERLIN.

Où donner quatre cens Loüis pour un méchant morceau de papier de quatre doigts, parce qu'on aura écrit son nom dessus, qu'elle extravagance!

DORANTE.

Il n'y a rien de plus ridicule au moins.

MERLIN.

Cela est vrai. Allez Monsieur, gardez votre argent pour de meilleurs usages, nous le trouverons bien quand nous serons en prison. Il fait cher vivre dans cette auberge-là.



SCENE IV.

ARAMINTE, DORANTE,

MERLIN.

ARAMINTE *sans être vuë.*
Je ne reviendrai jamais de cette aventure là.

MERLIN.

Ne pourrions-nous point pendant que nous sommes en train en donner encore une touche à Madame votre Tante Monsieur, c'est une bonne dupe; avec qu'elle facilité elle nous a donné les 400. pistoles!

ARAMINTE.

Où.

DORANTE.

Je le voudrois de tout mon cœur, c'est une vielle folle qui donnera tout au Chevalier, je sçai de ses nouvelles.

MERLIN.

MERLIN.

Il y a du merite au moins à l'empêcher de se ruiner avec des étrangers.

ARAMINTE.

Ah Monsieur l'exempt je vous y attrape.

MERLIN.

J'en suis fâché Madame ; mais mes supérieurs me renvoient.

ARAMINTE.

Comment Monsieur le coquin.

DORANTE.

Prenez garde à ce que vous faites ma Tante , cet homme là est capable de vous perdre.

ARAMINTE.

Vous êtes un fripon mon neveu , & pour toi maraut. . .

MERLIN.

Je dresserai un procès verbal de rebellion Madame.

ARAMINTE.

Tu iras en galere.

DORANTE.

Hé paix donc ma Tante , Monsieur l'exempt sait que vous avez plus de mille Louïs vieux dans une poche de chamois.

MERLIN.

Dans une poche de chamois tout en cave, il y aura punition corporelle pour cela.

ARAMINTE.

Tai toi fripon je le reconnois , tu es Merlin, ah , ah !

MERLIN.

Bon courage. Je mettrai dans le procès verbal que vous avez arraché la barbe de l'exempt.

ARAMINTE.

Je me moque de toi , & de ton procès verbal , & je te ferai pendre.

DORANTE.

Ah ma Tante.

MERLIN.

Puisqu'on le prend sur ce ton là , je suis

106. LES MOEURS

Merlin, cela est vrai. Mais je vais tout de ce pas dénoncer à la monnoye que vous avez encore plus de quinze mille francs en vieilles especes.

ARAMINTE.

Ah le méchant pendart, empêche le de fortir mon neveu.

MERLIN.

Je n'ai rien à craindre.

DORANTE.

Vous l'avez un peu trop poussé ma Tante.

ARAMINTE.

Voilà deux coquins qui s'entendent bien.

MERLIN.

Je me moque de tout moi.

DORANTE.

Viença Merlin écoute.

MERLIN.

Non Monsieur, ne m'arrêtez point, il faut faire ici une exemple, m'appeller un fripon!

ARAMINTE.

Je lui fais grand tort assurément.

MERLIN.

Est-ce que je le suis Monsieur, vous sçavez ce qui en est.

DORANTE.

Il ne faut point s'emporter pour une bagatelle Merlin.

MERLIN.

Me menacer de m'envoyer en galere! Monsieur.

DORANTE.

Cela est vrai... Mais...

MERLIN.

Me dire à mon nez qu'on me fera pendre.

DORANTE.

Ces termes-là sont un peu forts, ma Tante, & cela ne se dit point à un honnête homme.

ARAMINTE.

A un honnête homme!

MER-

MERLIN.

Ditez un peu que je ne le suis pas pour voir, je m'en vais à la monnoye.

DORANTE.

Ah demeure ici Merlin, je te prie.

MERLIN.

C'est à votre consideration Monsieur, que je ne pousse pas les choses, mais pour l'affront que Madame ma fait, il faut tout au moins qu'elle paye les vaccations de l'exempt, & le louïage du juste au corps, je ne parle point de la barbe.

ARAMINTE.

Je donnerois encore de l'argent moi ?

DORANTE.

Ah pour cela ma Tante, vous ne pouvez en appeller, cela ne monte qu'à douze ou quinze pistoles.

MERLIN.

Point de violence Monsieur, ne contraingnons personne, Madame est libre, si elle ne veut pas les donner il n'y a rien à dire, je m'en vais à la monnoye.

ARAMINTE.

Hom coquin.

DORANTE.

Mais vous disputez aussi pour une bagatelle.

ARAMINTE.

Hé bien, je les donnerai mon neveu, je les donnerai, je te le promets, mais que je n'entende jamais parler de cette maudite aventure.

MERLIN.

Nous ferons discrets nous autres, mais ne vous en vantez pas Madame.

ARAMINTE.

Je creve...

MERLIN.

Adieu Madame, remerciez bien Monsieur, votre neveu, ce garçon là vous aime tendrement, sans lui vous étiez perduë, & pour moi

J'ai beaucoup de considération pour vous je
vous assure.



SCENE V.

ARAMINTE seule.

LE méchant fripon que voilà, c'est lui qui
corrompt mon neveu, ils ne me laisseront
point en repos tant qu'ils me sçauront une pis-
tole en vieilles espèces : pour me mettre à
couvert de leur persécution, il faut les porter
moi même à la monnoye, c'est le plus sûr.



SCENE VI.

ARAMINTE, MARIANE, AN-
GELIQUE, LISETTE.

MARIANE & ANGELIQUE

entrent en riant.

AH, ah, ah, ah, ah, ah.

ARAMINTE.
Quest-ce donc ? Quels éclats de rire est-ce
là ? A qui en avez-vous, s'il vous plaît.

MARIANE.

C'est ma Tante, ah, ah, ah.

ARAMINTE.

Je vous trouve bien impertinente ma-mie,
de me rire au nez comme vous faites.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, mais
ah, ah, ah.

ARA-

ARAMINTE.

Que trouvez-vous donc là de si plaisant, dis-
res.

LISETTE.

Hy, hy, hy.

ARAMINTE.

Ouais, tout le monde s'en mêle à ce que je
vois, Mademoiselle Lisette vous a conté apa-
remment que votre coquin de frere m'a fripon-
né quatre cent pistoles, n'est-ce pas?

LISETTE.

Moi? Madame, est-ce que je le sçais, com-
ment le dirois-je? Et comment le sçavez-vous
vous même.

ARAMINTE.

Tai toi impudente tu étois du complot avec
lui, & avec ce fripon de Merlin qui faisoit
l'exempt.

LISETTE.

Merlin étoit l'exempt? Par ma foi Madame
il a bien joué son rôle, ce garçon là a bien
du merite.

MARIANE & ANGELIQUE.

Ah, ah, ah.

ARAMINTE.

Ah, ah, je vous sert donc de divertissement
mes Daines, j'en suis ravi.

ANGELIQUE.

Pour moi je vous assure Madame, que je
suis bien fâchée du mauvais tour que ce coquin
de Merlin a eu l'insolence de vous faire.

ARAMINTE.

Mélez-vous de vos affaires, Mademoiselle,
& ne vous fachez que de ce qui vous regarde.

LISETTE.

La Tante prend la chose serusement.

MARIANE.

Cette aventure la regarde aussi, ma Tante,
& ces quatre cens pistoles est un argent que
mon frere emprunte du sien, c'est ce qui la
chagrine.

E-7

ARAR

ACTE II. LES OUVRIERS

ARAMINTE.

Vous êtes bien insolente, ma mie, de penser ces choses-là, & bien effrontée de me les dire : si j'estime Mr. le Chevalier, c'est par ce qu'il m'aime, & je ne suis ni d'âge, ni d'humeur, ni de figure à acheter des amans, afin que vous le sçachiez.

MARIANE.

Ma Tante n'en achete pas, ils sont aujourd'hui trop chers, elle les loue.

LISETTE *bas à Araminte.*

Elle aime le Chevalier, & le Chevalier ne l'aime point, elle en enrage.

MARIANE.

Vous n'êtes pas pardonnable ma Tante, de vous défendre ainsi d'avoir du goût pour le Chevalier, il est joli homme au moins.

ARAMINTE.

Hon si vous le trouvez tel ma niece je n'empêche pas qu'il ne vous aime, vous êtes si jeune & si aimable.

MARIANE.

Mais vous avez tant d'argent ma Tante, aujourd'hui l'argent balance furieusement le mérite & la jeunesse.

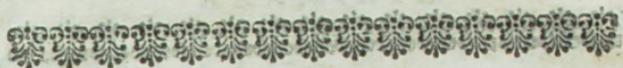
ARAMINTE.

Il le balance, il l'emporte quelque fois, & nous verrons à qui le Chevalier demeurera ma niece.

LISETTE *à Araminte.*

Le voici fort à propos, obligez-le à se déclarer Madame.





SCENE VI.

ARAMINTE, ANGELIQUE,
 MARIANE, LE CHEVA-
 LIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Que de beautez ensemble quatre Dames, je
 me retire, je ne pourrois pas fournir à la
 conversation.

MARIANE.

Quoi que les façons ne soient pas aujour-
 d'hui d'usage Mr. le Chevalier, si nous som-
 mes ici de trop nous vous laisserons avec ma
 Tante.

LE CHEVALIER.

C'est elle que je cherche je vous l'avoüe, &
 je ne m'attendois pas à trouver si grosse Com-
 pagnie.

ARAMINTE.

Je ne lui fais pas dire ma nièce, & je n'ai
 point mandié sa declaration.

MARIANE.

Je lui pardonne la preference, j'entre dans
 ses raisons, il a besoin d'argent, & il m'a pro-
 mis de m'en prêter quand vous lui en aurez
 donné ma Tante.

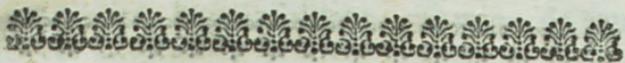
LE CHEVALIER.

Vous m'en voulez d'ailleurs Madame.

MARIANE.

Non faites vos affaires Chevalier, je ne suis
 point jalouse, mais vôtre sœur a perdu son ar-
 gent, je n'en ai point, & nous sommes trois
 à partager, vous vous en souviendrez s'il vous
 plaît, ayez aussi quelque égard à cela, je vous
 prie, adieu ma Tante.

SCENE



SCENE VIII.

ARAMINTE, LE CHEVALIER,
LISETTE.

Vous avez là une malicieuse niece Madame.

ARAMINTE.

Et vous êtes de concert avec elle pour me tromper ? Chevalier, je ne l'aurois pas crû.

LE CHEVALIER.

Moi Madame, je ne sçai ce que vous me voulez dire, & je venois ici de la meilleure fin du monde pour toucher le premier quartier, mais puisque vous avez changé de sentiment.

ARAMINTE.

Vous m'avez trahie, d'où peut-elle sçavoir ce qu'elle sçait que de vous même.

LISETTE

Ne vous ai-je pas dit qu'elle est amoureuse ? La jalousie la rend penetrante.

LE CHEVALIER.

Serai-je toujours persecuté des femmes ! Et faut-il qu'une petite Ridicule que je ne puis souffrir me fasse perdre un cœur que je prefere à toutes choses !

ARAMINTE.

Que ne parlez-vous comme cela devant elle.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez point encore songé au pot de vin Madame.

LISETTE.

Bon, votre ami Dorante a enlevé les deniers du pot de vin, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Quoi Dorante ?

ARA

DU TEMS, COMEDIE. 113

ARAMINTE.

Il m'a emporté quatre cent pistoles Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame, j'ai des affaires pour le regiment que je ne puis remettre.

ARAMINTE.

Où allez-vous donc? Si vôtre Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ai point de tems à perdre Madame.

LISETTE.

Hé ne vous en allez pas, Dorante n'a pas tout emporté Madame en a encore.

LE CHEVALIER.

Madame, à des manieres si dures avec moi.

ARAMINTE.

Demeurez, Monsieur demeurez.

LE CHEVALIER.

Vous le voulez absolument, mon Major aura donc la peine de faire tout seul mes affaires.

ARAMINTE.

Vous aimez ma niece?

LE CHEVALIER.

Ey, Madame, quelle apparence, une petite creature qui n'a pas le fol, est-ce que nous aimons à credit nous autres?

ARAMINTE.

Voilà un diamant qu'on veut vendre.

LE CHEVALIER.

Il est fort beau vraiment, donnez en tout ce qu'on voudra, ce n'est pas trop Madame.

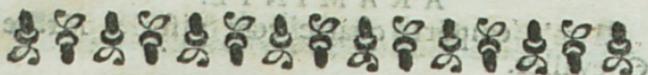
LISETTE.

Il en aura toujours bon marché, quoiqu'il coûte.

ARAMINTE.



S. C. F.



SCENE IX.

ARAMINTE, LE CHEVALIER,
LISSETTE, M. AMBROISE.

OH palfangué voici de belles affaires, mon
Maître, mon pauvre Maître.

LISSETTE.

Qu'est-il devenu, pourquoi l'as-tu quit-
té?

AMBROISE.

Palfangué par ce que je n'ai pu le suivre, il
y avoit un ambarras de tous les Diables, ils
l'ont enlevé en un clin d'oeil.

ARAMINTE.

Qui?

AMBROISE.

Est-ce que je puis deviner ça.

LISSETTE.

Il ne sçait ce qu'il dit, Monsieur n'a point
de mauvaises affaires.

AMBROISE.

Oh que si fait. Il connoît je ne sçai combien
de femmes.

LISSETTE.

Parle donc hé marouffe.

AMBROISE.

Je gagerois ma vie que c'en est une qui lui
fait ce tour-là.

ARAMINTE.

Une femme dis-tu?

AMBROISE.

Ouï Madame, & qui voulez-vous qui enle-
ve un homme, si ce n'est une femme, quand
on est bien fait & qu'on a bonne mine.

Hom

DU TEMS, COMEDIE. 115

Hom si je n'avois pris garde à moi je sçai bien ce qui seroit arrivé.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame, pour vous tirer de peine je vais m'informer de l'avanture, fut-il au centre de la terre, je sçaurai ce qu'il est devenu, & je ne manquerai pas de vous en rendre compte, en venant toucher le premier quartier. C'est de l'argent prêt, j'ai compté là dessus.

ARAMINTE.

Je n'ai rien qui ne soit à vous Chevalier.

LE CHEVALIER.

Que vous êtes charmante? Adieu Madame.

AMBROISE.

Tatigné comme il se gausse d'elle, voilà un futé merle.

SCENE X.

ARAMINTE, LISETTE, M. AMBROISE, MERLIN.

MERLIN.

AH Madame, ah Lisette.

ARAMINTE.

Qu'est-ce qu'il y a, viens-tu encore ici me faire quelque friponnerie.

MERLIN.

Ah vraiment Madame, il n'est pas ici question de bagatelle, il s'agit d'une affaire des plus serieuses.

LISETTE.

Qui a-t'il encore de nouveau, parle?

MERLIN.

Mrs. Damis est au fort l'Evêque mon enfant.

A R A.

entrer brusquement dans l'autre, cela m'a surpris franchement.

ARAMINTE.

Quelle affaire mon frere pourroit-il avoir.

MERLIN.

Ce ne sont pas ses dettes, premierement il est trop riche; il n'a ni tué, ni volé personne, il faut qu'il y ait là dedans du cotillon sur ma parole, il est un peu libertin, oui, Madame, lui qui se plaint de nous autres.

LISETTE.

Je gagerois que Mr. Damis n'est point en prison, & ne disois - je pas bien, tenez le voila.



SCENE XII.

ARAMINTE, DAMIS, LISETTE, MERLIN.

DAMIS.

AH je n'en puis plus, & voici une aventure qui me fera mourir.

ARAMINTE.

Ah vraiment je viens d'avoir une belle peur mon frere, & qu'est-ce que c'est que cela, un manteau rouge, un plumet, & d'où venez-vous dans cet équipage?

DAMIS.

Je viens, je viens du fort l'Evêque Madame.

MERLIN.

Je sçavois bien que je ne m'étois pas trompé.

ARAMINTE.

Du fort l'Evêque? Et vous en êtes déjà sorti?

DA-

D A M I S.

Où en payant 400. pistoles, ne voudriez-vous point que j'y fusse demeuré ? Un homme comme moi au fort l'Evêque. Je n'en puis plus, je suis au desespoir, vous me donnez la mort tous tant que vous êtes ?

A R A M I N T E.

Comment donc mon frere, que voulez-vous dire ?

D A M I S.

Viens-ça toi fripon, où est ton Maître dis ?

M E R L I N.

Monfieur. . .

D A M I S.

Parleras-tu.

M E R L I N.

Je ne le vois point Monsieur, nous sommes mal ensemble. C'est un debauché que je ne puis reduire. Je lui ai mis la bride sur le cou.

D A M I S.

Coquin.

L I S E T T E.

Son aventure l'a mis de mauvaise humeur. Il querellera toute la maison.

D A M I S.

Après avoir reçu un affront comme celui-là je ne le veux voir de ma vie.

A R A M I N T E.

Mais à qui en avez-vous donc mon frere ?

D A M I S.

Je l'enfermerai pour le reste de ses-jours, où je ne pourrai.

A R A M I N T E.

Qui mon frere ?

D A M I S.

Vôtre infame neveu, vôtre coquin de neveu Madame, qui me ruine, qui me deshônore.

M E R L I N.

Y auroit-il quelque chose de nouveau qui ne fut pas de ma connoissance ?

A R A -

DU TEMS, COMEDIE. 119

ARAMINTE.

Qu'est-ce donc qu'il a fait?

DAMIS.

Ce qu'il a fait? Une Lettre de change de quatre cent pistoles qui est cause de l'affront qui vient de m'arriver.

LISETTE.

Par ma foi cela est chagrinant, il n'a pas fort d'être en colere.

ARAMINTE.

Ho que cela est tiré, vous avez de mauvaises affaires, & vous les voulez mettre sur le dos de ce pauvre garçon, de quel droit vous arrêter pour une Lettre de change qu'il a fait?

DAMIS.

De quel droit? On a vû sortir une chaise à porteurs, on a cru que c'étoit lui qui étoit dedans, on m'a suivi & on m'a arrêté sur ce pied-là.

MERLIN.

Le qui pro quo n'est pas malheureux, & nous l'avons échapé belle.

ARAMINTE.

C'est fort bien fait mon frere, c'est fort bien fait, & j'en suis fort aise. Si vous sortiez dans vôtre carosse, & que vous ne missiez pas un manteau rouge & un plumet pour aller en bonne fortune, on ne vous prendroit point pour un jeune homme, & ces choses-là n'arriveroient point: le bel exemple pour vôtre famille.

LISETTE.

Elle a raison Monsieur, c'est ce diable de manteau rouge qui a tout gâté, & parce que vous avez les allures d'un jeune homme on vous confond avec la jeunesse.

DAMIS.

Si le coquin ne faisoit point de Lettres de change, on ne le guetteroit point pour le prendre.

MER-

MÉRLIN.

S'il m'en avoit voulu croire Monsieur, la Lettre de change seroit payée, je lui avois fait trouver de l'argent pour cela. Demandez à Madame.

ARAMINTE.

Je ne sçai ce que tu veux dire, tai toi.

DAMIS.

Mais ce n'est encore que la Lettre de change, en un quart d'heure que j'ai demeuré-là j'ai appris plus de vint friponneries qu'il a faites.

MÉRLIN.

On ne vous a pas tout dit, je lui en connois plus de trente Monsieur, sans compter la dernière qu'il a fait avec un exempt de la monnoye.

DAMIS.

Le malheureux il nous fera quelque affront, il faut l'enfermer c'est le plus seur.

ARAMINTE.

Hé pourquoi l'enfermer, donnez-lui de l'argent pour se divertir honnêtement, il ne fera point de ces tours-là pour en avoir, c'est moi qui en repons.

DAMIS.

Donnez-lui en vous, au lieu de le donner comme vous faites à un Chevalier dont tout le monde dit que vous êtes folle.

ARAMINTE.

Voyez un peu ce qu'il veut dire, avec son Chevalier? Sont-ce là vos affaires? C'est vous qui êtes un vieux fou, mon frere, & vous devriez mourir de honte à vôtre age.

DAMIS.

A mon age? Oh vous êtes mon aînée, ma sœur, afin que vous le sçachiez.

ARAMINTE.

Vôtre aînée moi? Moi vôtre aînée, rayez cela de vos papiers, s'il vous plaît, je n'ai point de grands enfans comme vous, moi.

DAMIS.

Parce que personne n'a voulu vous en faire,
& que

& que vous n'avez jamais trouvé à vous marier.

ARAMINTE.

Cela est tout trouvé ne vous mettez pas en peine, vous verrez quand la paix sera faite.

MERLIN.

Il y aura bien des Officiers sur le pavé, Madame fait grand fond sur la reforme.

LISETTE.

Il y a déjà une espee de contract de fait Monsieur.

DAMIS.

Oui, avec ce Chevalier, n'est-ce pas ?

ARAMINTE.

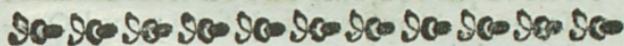
Laissez-là le Chevalier, & allez trouver la grisette qui vous attend à l'Opera, je sçai de vos nouvelles.

DAMIS.

Et moi je sçai des vôtres.

ARAMINTE.

Mais vous ferez bien de quitter le manteau rouge, on pourroit vous reprendre encore, & grace à vos mauvaises manieres vôtre fils a plus d'un decret sur le corps, je vous en avertis, adieu Monsieur, du Fort l'Evêque, cette histoire là fera bien rire le monde.



SCENE XIII.

DAMIS, MERLIN, LISETTE.

DAMIS.

ELLE a raison, tout Paris se va moquer de moi. Le Coquin m'exposer à ces chagrins-là ! Il faut pour mon honneur que je le fasse enfermer.

MERLIN.

Vous ne manquerez pas de sujets pour cela Monsieur, & je sçai des choses...

F

DA-

DAMIS.

Tu servira de témoin contre lui ?

MERLIN.

Je vous le promets Monsieur, je le dois en conscience, & il n'est pas permis à un fils d'en user si mal avec un pere, qui est si honnête homme, & qui fait si bien les choses.

DAMIS.

Tu déposeras aussi toi Lisette ?

LISETTE.

Je vous en repons, & j'en sçais assez moi pour faire enfermer toute la famille.



SCENE XIV.

Mad. des MARTINS, DAMIS, LISETTE, MERLIN.

des MARTINS.

HE à quoi songez-vous donc Monsieur, on vous a attendu pendant tout l'Opera, & on est encore au logis, faut-il vous venir guerir ?

LISETTE.

On ne va pas toujours où l'on croit Madame des Martins, Monsieur étoit sorti pour l'Opera, & on lui a fait faire une entrée au fort l'Evêque.

des MARTINS.

Au fort l'Evêque ? Vous vous moquez.

DAMIS.

Elle dit vrai, j'en arrive.

des MARTINS.

Est-il possible ?

MERLIN.

Oui, on y avoit mené Monsieur, par megarde. . .

DAMIS.

Il faut que tu me rendes un service Mad. des Martins.

des

des MARTINS.

Vous n'avez qu'à commander Monsieur.

DAMIS.

Tu connois plusieurs Commissaires.

des MARTINS.

Si j'en connois, j'ai toute la Police dans ma
manche.

DAMIS.

Tache de deterrer quelque honnête homme
s'il est possible, & l'amène ici je te prie.

des MARTINS.

Je le ferai Monsieur, & vôtre partie. . .

DAMIS.

Il faut la remettre à demain mon enfant, tu
feras mes excuses; je ne suis pas en état de me
trouver en compagnie, & après un assaut com-
me celui-ci, j'ai besoin de repos pour me ré-
mettre vous êtes tous trois mes amis, adieu.



SCENE XV.

Mad. des MARTINS, MERLIN,
LISSETTE.

des MARTINS.

Q Est-ce que c'est donc que tout ceci? Et que
veut-il faire d'un Commissaire.

MERLIN.

Voici une furieuse crise Mad. des Martins.

LISSETTE.

Le fils est cause qu'on a arrêté le Pere, le
Pere veut faire enfermer le fils, l'intention
n'est pas bonne, mais elle est fondée.

des MARTINS.

¶ C'est pour faire enfermer Dorante, qu'il
me demande un Commissaire?

MERLIN.

Aurez-vous ce cœur d'en amener un Mad.
des Martins.

Le ciel m'en preserve , je ne fais point si mal
faisa nte.

MERLIN.

Iras-tu le chercher toi , Lisette ?

LISETTE.

Moi j'irois volontiers s'il étoit question
d'enfermer le Pere.

MERLIN

Plût à Dieu que cela fût faisable.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, DORANTE.

MARIANE.

Mais mon frere.

DORANTE.

Je ne condamne point , ma sœur , la repu-
gnance que vous avez , pour la Comedie que
nous allons jouër ; mais toutes les mesûrez
sont prises. Vous êtes seule de vôtre senti-
ment : nous sommes cinq ou six du nôtre. An-
gelique , le Chevalier même est de la partie :
noas l'emporterons , s'il vous plaît.

MARIANE.

Ces Scenes là , me paroissent bien rid'cu-
les : mais enfin , je ne vous trahirai point.
C'est tout ce que je puis vous promettre.

S C E



S C E N E I I.

DORANTE, MARIANE, LI-
SETTE, MERLIN.

MERLIN.

Al lons, avancez petit impromptu de Con-
seiller du Roi.

MARIANE.

Lifette, en Commissaire : mais vous n'y
songez pas. Mon Pere ne manquera pas de la
reconnoître.

L I S E T T E.

Ne vous mettez pas en peine, une mousta-
che déguise bien un visage qui n'a pas coûtumè
d'en porter. Voyez.

DORANTE.

Oh, pour cela, tu n'es pas connoissable.

L I S E T T E.

Comment, je ne me connois pas moi mé-
me. Et si la barbe change la phisionomie, la
robe ne change pas mal aussi les inclinations.
Depuis que j'ai celle-ci sur le corps, il me sem-
ble que je suis devenuë fourbe, & mal faisan-
te.

MERLIN.

Ce n'est pas changement en toi mon enfant,
c'est augmentation de bons sentimens.

L I S E T T E.

Parle donc, marouffe, je te ferai pendre.

MERLIN.

Tu y perdrois trop. Mais Mr. Damis ne
peut pas tarder à venir. Sortez & songez à ce
qui depend de vous. Moi de mon côté, je
vais me preparer pour mon role.

DORANTE.

Tu sçais bien que le Marquis de Fredonville;
l'ami du Chevalier, m'a envoyé demander mon

apartement, pour le divertissement qu'il veut faire repeter aujourd'hui.

MERLIN.

Dequoi diantre s'avise vôtre Marquis de Fredonville, de nous embarasser de sa Musique un jour de combat comme aujourd'hui : il prend bien son tems vrayment.

DORANTE.

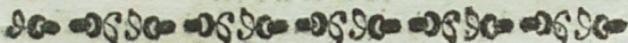
Il ne pouvoit pas le mieux prendre. Mon Pere se fâchera de ce que nous allons faire : il voudra faire le mauvais ; & pour l'adoucir, nous le prierons de prendre part à la fête que nous lui avons préparée ; il aime la joye, & un plaisir present lui fait oublier mille chagrins passez.

MARIANE.

Mais que dira-t-on dans le Monde ?

MERLIN.

Que peut-on dire ? Il abuse de l'autorité paternelle, il ne vit pas cathégoriquement : il en use mal, ses enfans tâchent de le remettre dans son devoir ; il n'y à rien à dire, cela ne passera tout au plus, que pour une correction filiale. Mais sauvez-vous, voici Mr. Damis. Voilà Mr. le Commissaire, que vous avez demandé, je vous laisse avec lui, & vais disposer quelque chose dans l'apartement de mon Maître ; dans un moment je suis à toi, & sous les armes.



SCENE III.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

AH foyez le bien venu Mr. le Commissaire, je me sens soulagé par vôtre présence, de plus de la moitié de mes chagrins ; & j'espere qu'avec vos soins, vous les ferez finir tout à fait.

L I.

L I S E T T E.

Je vous assure que je n'oublierai rien de ce qui dépendra du devoir de ma charge.

D A M I S.

On m'a dit, Monsieur, que vous êtes fort habile homme.

L I S E T T E.

Ce n'est pas pour me vanter Monsieur. Mais il n'y a aucun Commissaire enquêteur & examinateur au Châtelet de Paris, qui sçache aussi bien que moi enfler criminellement un procez verbal des moindres bagatelles; & je puis dire aussi, que je suis plus employé qu'aucun de mes confreres. C'est moi Monsieur, qui reçois les plaintes de tous les maris qui ne sont pas contens de leurs femmes.

D A M I S.

C'est bien de l'occupation dans ce tems-ci.

L I S E T T E.

Mon etude ne desemplit point, & graces aux bonnes manieres du siecle, je compte de faire ma fortune en moins d'une année.

D A M I S.

A ce métier là, je n'ai pas de peine à le croire.

L I S E T T E.

Oh ça Monsieur, il ne faut point tant faire éclater cette affaire-ci, Et je pretends ménager vôtre reputation tout autant qu'il me sera possible.

D A M I S.

Non Monsieur, je ne veux point de menagement, le coquin a poussé ma patience à bout.

L I S E T T E.

Mais Monsieur?

D A M I S.

C'est un fripon qui a étouffé tous les sentimens de tendresse que j'avois pour lui, mais je lui ferai bien voir que je suis le Maître. Alons Monsieur, quelles mesures faut-il que je prenne pour m'en défaire, & ne le voir de ma vie.

L I S E T T E.

Comment donc Monsieur?

DAMIS.

Je vous demande Monsieur, quelles formalitez il faut observer pour faire enfermer un fripon de fils qui me fait enrager.

LISETTE.

Vous voulez faire enfermer vôtre fils Monsieur.

DAMIS.

Affurement.

LISETTE.

Oh vraiment vous êtes bien loin de compte, c'est lui qui pretend vous faire interdire.

DAMIS.

Comment, quoi qu'est-ce à dire.

LISETTE.

Oui Monsieur, toute vôtre famille m'a envoyé chercher pour cela, & je ne suis pas venu à autre intention.

DAMIS.

Vous êtes ici...

LISETTE.

Sans colere Monsieur, j'ai déjà reçu leurs plaintes, & je viens avec une bonne permission d'informer contre vous.

DAMIS.

D'informer contre moi? Ah voici qui est plaisant Mr. le Commissaire...

LISETTE.

La, la, la, la, sans emportement Monsieur, ne gâtons rien.

DAMIS.

Si vous ne sortez de chez moi tout à l'heure...

LISETTE.

On me l'avoit bien dit, qu'il y avoit un peu d'alienation d'esprit dans vôtre fait.

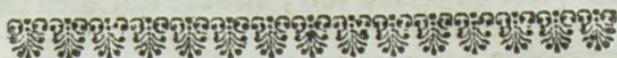
DAMIS.

Mr. le Commissaire, je vous ferai descendre par les fenêtres.

LISETTE.

La, la, la, la, vos enfans n'ont pas voulu qu'on mît cet article là dans la plainte, mais je croi qu'il faudra l'ajouter.

S C E



SCENE IV.

DAMIS, Mad. des MARTINS,
ANGELIQUE, LISETTE.

des MARTINS.

JE vous le disois bien Monsieur, qu'on en-
tenoit. Il n'y a pas moyen de faire tête à
votre merite. DAMIS.

Que voi-je? C'est vous Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Mad. des Martins, me fait faire une démar-
che bien extraordinaire Monsieur. Mais ce
qu'elle m'a expliqué de vos sentimens, & le
penchant que je me trouve à croire ce qu'on
m'a dit en votre faveur, me fait passer sur tou-
tes les considerations où la bien seance du sexe
m'oblige. DAMIS.

Je suis confus Mademoiselle, de ce que vous
faites pour moi, je ne m'attendois pas aujour-
d'hui à un tel honneur. Mr. le Commissaire je
vous prie remettons nôtre affaire à demain.

LISETTE.

Non pas Monsieur, s'il vous plaît, on m'a
fait venir pour instrumenter aujourd'hui, j'in-
strumenterai s'il vous plaît, & même en pre-
sence de ces Dames.

des MARTINS.

Voilà un Officier de justice qui parle bien fie-
rement. DAMIS.

Je ne sçai pas qui Diable ma été deterrer ce
maudit praticien-là.

LISETTE.

C'est toute votre famille Monsieur, qui veut
vous faire interdire.

DAMIS.

Toute ma famille, ah je vois bien que c'est
une

une piece qu'on me fait , mais je sçai bien les
moyens de m'en venger tout à l'heure , s'y cet-
te aimable personne veut consentir à m'épou-
ser. . .

ANGELIQUE.

Monfieur.

DAMIS.

Oui Madame , tout à l'heure pour la faire
enrager.

des MARTINS.

Nous n'avions à craindre que ce petit mutin
de frere , comme je vous ai dit , mais je lui ai
parlé , il ne respire que cette alliance.

DAMIS.

Est-il possible ?

des MARTINS.

C'est-ce Chevalier dont vôtre sœur est folle,
& pourvû que vous vouliez souscrire à leur
mariage , c'est une affaire faite que le vôtre.

DAMIS.

Si je le voudrai ?

LISETTE.

Doucement Monfieur, s'il vous plaît. Quand
vôtre famille est sur le point de vous faire in-
terdire , êtes-vous en pouvoir de vous marier.

DAMIS.

Je ne suis pas en pouvoir de me marier ?

LISETTE.

Eh vraiment non, ne le sçavez-vous pas vous
même ?

DAMIS.

Ah j'enraye. Je vous dis Madame , que j'ai
tout ce qu'il faut pour. . .

LISETTE.

Ne vous y fiez pas , il en attrapé bien d'au-
tres. J'ai un procez verbal de cet hauteur là qui
n'est rempli que de ses fredanies.

DAMIS.

Par ma foi , voila un mechant pendart de
Commiffaire.

LISETTE.

Il y a plus d'une douzaine de filles de ma
connoissance , avec qui il a voulu commencer
des mariages.

SCE-

S C E N E V.

DAMIS, ANGELIQUE, Mad. des
MARTINS, LISETTE, MERLIN.

MERLIN *en grisette.*
Au secours, main forte, à l'aide, à la justice.

DAMIS.

Quel nouvel incident est-ce encore ici.

MERLIN.

He par charité mes Dames ayez compassion
d'une honnête fille, qui s'est laissé debaucher
par un mechant homme.

LISETTE.

Vous êtes une fille debauchée.

MERLIN.

Helas ouï Monsieur, pour vous rendre servi-
ce, & c'est ce petit perfide là qui m'a mise dans
mes meubles.

ANGELIQUE.

Mr. Damis ?

DAMIS.

Moi? par ma foi voilà une éfrontée carogne.

MERLIN.

Efrontée ! Mad. des Martins, sçait bien ce
qui en est. Tenez Madame, avant que je con-
nusse ce libertin-là, ma reputation flairoit
comme baume dans tout le quartier.

LISETTE.

Il perd toutes les filles de reputation, je
vous l'avois bien dit.

MERLIN.

Helas si vous sçaviez comme il ma attrapée.

LISETTE.

Il vous proposa d'abord quelque partie d'O-
pera.

MERLIN.

Ouï Monsieur. Il m'avoit même donné un
petit Maître à Dancer, & m'avoit promis de
me faire entrer à l'Opera, sitôt que ma taille
seroit retablie.

DA-

DAMIS.

Moi, je t'ai donné un Maître à Dancer ?

LISETTE.

Taisez-vous, taisez-vous, vous êtes un petit fourbe, vous soupates ensuite ensemble ?

MERLIN.

Justement Monsieur, vous l'avez deviné, chez Mad. des Martins, qui est une fort bonne femme, où il me fit boire tant de ratafia, tant de ratafia, & manger tant de truffes. . .

DAMIS.

Voilà la plus mechante masque. . .

LISETTE.

Il n'est pas permis d'être si debauché au moins. Il ne faut pas demander s'il alla bientôt après vous rendre visite.

MERLIN.

Helas oui Monsieur, dès le lendemain, & deux jours après il m'envoya une tapisserie de brocatelle aurore, & vert, avec un Canapé de même étoffe.

DAMIS.

Moi j'ai donné une tapisserie ?

LISETTE.

Envoyer un Canapé à une fille, cela est bien criminel.

MERLIN.

Oh vraiment Monsieur, il m'a envoyé bien pis encore.

LISETTE.

Encore pis dites-vous ?

MERLIN.

Oui Monsieur, un petit lit de damas feuille morte.

LISETTE.

Un petit lit de damas feuille morte. On ne vouloit que le faire interdire; mais je vois bien qu'il faudra le faire enfermer.

DAMIS.

Me faire enfermer moi ?

MERLIN.

Après ce qu'il m'a fait, si la justice n'en fait pas un exemple, il n'y aura plus de bonne foi dans le commerce des filles.

LISETTE.

Oh cette affaire-ci ira loin sur ma parole.

S C E -

S C E N E V I.

DAMIS, ARAMINTE, Mad. des
MARTINS, ANGELIQUE, LI-
SETTE, MERLIN, MARIANE.

ARAMINTE.

Qu'est-ce donc mon frere, que tous ces pre-
paratifs de joye qui sont dans vôtre anti-
chambre ? Est-ce que vous songez à vous re-
marier ?

MERLIN.

S'il y songe ? Je vous en repons il faudra
bien qu'il m'épouse ou qu'il dise pourquoi.

MARIANE.

Vous Mademoiselle ?

MERLIN.

Ouï, par la ventre bleu il m'épousera.

ARAMINTE.

Qui êtes-vous ma mie, vous me paroissez
bien insolente.

MERLIN.

Qui je suis, je suis une fille grosse de la fa-
çon de Monsieur, & je veux que cinq cens mil-
lions de Diables me tordent le cou si. . .

ARAMINTE.

Ey mon frere, vous devriez mourir de honte
de connoître des filles qui jurent comme cela.

DAMIS.

C'est une piece que l'on me fait, ouf, je n'en
puis plus.

S C E N E V I I.

DAMIS, ARAMINTE, ANGELIQUE,
MARIANE, DORANTE, LE CHE-
VALIER, Mad. des MARTINS, LI-
SETTE, MERLIN, LE LAQUAIS.

DORANTE.

HE grands dieux mon pere quelle fête est-ce
que vous donnez aujourd'hui.

D A-

DAMIS.

Ah te voilà coquin, oses-tu bien te présenter devant moi.

LISETTE.

Oh doucement Monsieur, je vous prie, & point de violence s'il vous plaît en présence d'un Commissaire.

DORANTE.

Quoi voudriez-vous vous marier sans nous en avertir ? Toute la maison est remplie d'après magnifiques, de danseurs, simphonistes, chanteuses, musiciens, Fitte lui même est à la tête d'un convoi de vin de champagne, & la le Fèvre, est là bas avec deux porteurs d'eau & six pains de sucre.

MERLIN.

Qu'elle depeuce Messieurs, qu'elle depeuce. Je ne lui ai pas tant couté que cela, moi, le ladre avec son petit lit de feuillemorte.

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien Monsieur, que je prenne part au divertissement, c'est Mr. le Marquis de la Fredoniere, un de mes intimes & connoisseur en musique, s'il en fut jamais qui m'en a prié.

DAMIS.

Monsieur, je ne sçai ce que c'est que vôtre Marquis, ni vôtre musique; je vous prie de me laisser en repos.

ANGELIQUE.

C'est mon frere Monsieur ?

DAMIS.

Ah Monsieur, je vous demande pardon, je suis si troublé. . .

DORANTE.

Je suis ravi mon Pere, que vous employiez tout pour vous divertir.

DAMIS.

Vous êtes un perdart Monsieur mon fils.

MARIANE.

Mon pere.

DAMIS.

Vous ne valez pas mieux ma fille.

A R A-

A R A M I N T E.

Songez mon frere. . .

D A M I S.

Vous êtes une vieille folle ma sœur, vous avez la rage dépouser vôtre Chevalier, & de vous marier tous tant que vous êtes, à la bonne heure, mariez-vous comme il vous plaira, mais je disposerai de mon bien en depit de Mr. le Commissaire, & je me marierai à ma fantaisie.

M E R L I N.

Ce ne sera pas avec moi je gage.

L I S E T T E.

Je suis ravi Monsieur, que vous vous mettiez à la raison. A R A M I N T E.

Je suis charmée mon frere, que vous donniez vôtre consentement à mon mariage avec Mr. le Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Oùï Madame, je vous l'ai promis, c'est une affaire faite, & je vous tiendrai parole quand je serai veuf de Mademoiselle.

A R A M I N T E.

De ma niece? D A M I S.

De ma fille?

L E C H E V A L I E R.

Vous avez promis d'y souscrire.

D A M I S.

Je ne m'en dedis point, ma sœur en crevera.

A R A M I N T E.

Ah je suis trahie, j'en mourai.

D A M I S.

Voilà qui est fini Monsieur, je vous accorde ma fille pourvû que vous me donniez vôtre sœur. L E C H E V A L I E R.

Touchez la Monsieur, c'est une affaire faite, fîtôt qu'elle sera veuve de vôtre fils.

D A M I S.

Veuve de mon fils?

D O R A N T E.

Oùï mon Père, nous avons ensemble un engagement que rien n'est capable de rompre.

D A -

D A M I S.

Tout le monde me jöioit, je le meritois bien.

L I S E T T E.

Hé que feront-nous de la fille debauchée.

M E R L I N.

On n'est pas difficile dans le siecle où nous sommes, il faudra bien que Mr. le Commissaire s'en accommode.

L I S E T T E.

Oüi les Merlins sont faits pour les Lifettes.

D A M I S.

C'est Merlin & Lifette, ah maroufle.

M E R L I N.

Doucement Monsieur, prenez-garde à ne point estropier une fille indisposée.

D O R A N T E.

La situation où je me suis trouvé mon Pere, doit vous faire oublier.

D A M I S.

Malgré tous les sujets de ressentiment que je devrois avoir contre vous tous, je veux bien tout oublier, je vous pardonne, je ne veux pas vous contraindre, je voi que cela est inutile, vivez contente, mais laissez moi vivre. ...

D O R A N T E & M A R I A N E.

Ah mon Pere.

D A M I S.

J'oublie tout le passé vous dis-je, allons profiter du divertissement que l'on veut vous donner, Messieurs, ce sera un preliminaire de nocces ?

M E R L I N.

Grace au ciel, voilà qui n'a pas mal tourné, quand les Peres aiment trop la joye, les enfans sont en-droit de les imiter, rien n'est plus contagieux que le mauvais exemple, & c'est par les vieilles gens qu'il faut commencer pour corriger les Mœurs du Tems.

U N L A Q U A I S.

Les musiciens demandent s'ils entreront.

M E R L I N.

Oüi toute à l'heure, appelle le suisse qu'il vienne faire faire place.

F I N.

171

108297

S



x 2598294

DE 44644





Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black

LES
M O E U R S
D U T E M S ,
C O M E D I E .

PAR
MR. PALAPRAT.



Done
1767

A LA HAYE,
Chez JACOB van ELLINCKHUYSEN,
Marchand Libraire à la grand' Salle
de la Cour, au Dauphin.

M. DC. XCVI.